

# le leninisme en question



DICTATURE BUREAUCRATIQUE OU BIEN  
REVOLUTION PAR EN BAS?...  
DEBAT ENTRE DIVERS TENDANCES DU  
MOUVEMENT DE MAI...

CONTRIBUTION À LA CRITIQUE DES  
INSTITUTIONS ET DES IDEOLOGIES...  
L'APRÈS GAUCHISME...



printemps  
ete 1970

COMPTE-RENDU DE LA PREMIERE DISCUSSION SUR LE NUMERO SPECIAL DE L'IDIOT INTERNATIONAL : " NANTERRE PARTOUT ".

Critique de l'article sur Renault-Billancourt, par un camarade qui travaille depuis plus de vingt ans dans la boîte.

"D'abord j'ai pensé: c'est pas sérieux cet article, c'est une rigolade, c'est de la fantaisie. Ecrire des trucs pareils ça va dans le sens inverse de celui qu'on souhaite et le P.C. peut dire: "vous voyez bien, ce qu'ils écrivent sur Billancourt, c'est de la fantaisie. Donc ce sont des rigolos et des fantaisistes, les gauchistes."

L'article ne tient pas debout. On écrit que "ça barde", que "les luttes montent" et puis, plus loin, quand la C.G.T expulse un maofiste, il ne se passe rien, personne ne réagit. Alors?

Oui, Sylvain ( le secrétaire adjoint de la CGT ) ne travaille pas dans la boîte, mais ce que l'article ne dit pas, c'est qu'il a été licencié ( Albeher aussi d'ailleurs, ça ne l'a pas empêché de diriger l'expulsion du maofiste en question de l'île Seguin ).

A l'île Seguin c'est surtout la main d'oeuvre immigrée. Ateliers de peinture, de carrosserie, etc. Et si c'était vrai, comme on le lit dans l'article, qu'un délégué syndical et un contre maître ont reçu un coup de poing et une barre de fer dans la gueule, on en aurait entendu parler dans la boîte, tu parles! Et la répression aurait été immédiate. Evidemment le climat de l'île Seguin a toujours été très spécial, très tendu. Il y a toujours eu des bousculades, des empoignades, des cadres engueulés ou insultés. Mais les chaînes marchent quand même comme il faut! Ça ne change rien! C'est très mineur et ça n'a pas la signification qu'on pourrait croire en lisant cet article qui est triomphaliste et exagéré. Il y a surtout des conflits racistes à l'île Seguin, entre portugais, italiens, espagnols, nord-africains et les contremaîtres français. Les portugais ont un rendement de travail que personne n'égale ( ou ne veut égaler ). Les autres disent d'eux: "c'est des portugais, ils viennent foutre la merde ici." Et ça crée un climat raciste. Il y a des bousculades et c'est tout. Si ça se trouve, un seul individu a dit en se marquant: "à quand un nouveau syndicat?" et ça ne signifie pas qu'il y ait un mouvement dans ce sens. Même si beaucoup sont dégoûtés des syndicats, ça ne va pas très loin, ça s'arrête là. L'article parle tantôt de "lutte continue", tantôt de "nouveau syndicat" tantôt de "comité de lutte" - faudrait choisir. Et quand on lit que des "milliers d'ouvriers" ont pris le métro gratuitement pendant six semaines, ça me fait marrer. C'est complètement faux. C'est con. Oui, il y a eu des passages gratuits trois ou quatre fois ( mais pas pendant six semaines ) et la CGT a dit comme d'habitude: "attention aux provocations" et les flics du métro sont intervenus. La réalité est différente de ce que raconte l'article. Quand on lit ça, et qu'un délégué syndical a reçu une barre de fer dans la gueule, on trouve ça con - donc l'article obtient l'effet inverse de ce qu'on a voulu. Ce n'est pas grave parce que je n'ai vu personne qui lisait l'Idiot, chez Renault. Vous l'avez peut-être distribué, mais je n'en ai pas vu qui le lisaient. Oui, ce numéro c'est quand même mieux que la Cause du Peuple, c'est moins hystérique. Par exemple l'article sur la fac de sciences c'est intéressant et explicatif. On a l'impression qu'il raconte moins de bobards, qu'il exagère moins, qu'il y a une autre idée derrière. J'aime pas le triomphalisme des ML, ils veulent toujours imposer leur catéchisme par la force et par l'hystérie. Ils veulent à tout prix prouver qu'on est au bord de la Révolution. C'est vrai qu'il y a une montée des luttes dans les boîtes, mais en les racontant comme ça personne n'y croit et on obtient l'effet inverse. C'est vrai que chez Renault la lutte contre l'augmentation à la cantine a été importante, mais à part ça il n'y a que de petits débrayages d'une demi-heure par ci par là, com-

me partout. Et c'est tout. Les gens sont passifs. prétendre que la lutte à la cantine s'est généralisée, c'est faux, ça n'a pas été repris ailleurs.

Les gens restent passifs parce que la CGT est toute puissante. Il ya de petites luttes partielles et ça s'arrête là. Encore ce matin la CGT a sorti un tract comme à l'EDF qui engage les gars à voter pour l'accord avec le patronat. Bien sûr, ça passera. La CGT fera ce qu'il faut pour que ça passe. Le PC fait la pluie et le beau temps chez Renault. A Billancourt c'est la dictature des stals depuis 1936, La CGT a même fait virer un secrétaire FO et un secrétaire de la CFDT, il y a plusieurs années. an les dénonçant au patron dans des tracts où ils étaient accusés d'avoir brisé des machines et des carreaux à la direction ( alors que ce n'était pas vrai, ils étaient absents, je le sais car j'y étais ). Vous voyez les méthodes qu'emploie la CGT. Et ce n'est ni la première fois ni la dernière qu'ils font virer des gens en les dénonçant au patron. Beaucoup de gens disent: " la CGT et les autres syndicats nous font chier" , mais ça s'arrête là. Ça ne va pas au delà du petit débrayage régulier et normalisé. Le reste, je veux le voir pour y croire. Il faut raconter les faits tels qu'ils existent et ne pas raconter des bobards comme la grande presse. Dans le temps les trotskystes faisaient un journal ronéoté ( Tribune Ouvrière ). Un d'entre eux passait ici et là dans les ateliers et récoltait des informations. Mais quand les gens lisaient le journal, ils rigolaient à cause de la disproportion entre les faits et la manière dont le journal les racontait.

Evidemment le schéma des "actions ponctuelles qui déclenchent un mouvement général" est très insuffisant. Mais je n'en vois pas d'autre. Tout ce que je sais, c'est que le triomphalisme est insupportable."

Discussion de l'article sur la fac des sciences.

- Cet article n'est pas triomphaliste. Il a été écrit par quelqu'un qui était, mais les coupures effectuées par la secrétaire du journal l'ont un peu déformé.

- A la fac des sciences beaucoup en ont marre des gauchistes qui répètent tout le temps la même chose. Certes la plupart des étudiants sont réformistes, voire cons, mais ils savent bien qu'on veut les manipuler et ils marchent de moins en moins. C'est cela que voulait dire la phrase coupée: "les gauchistes ont été diversement accueillis dans l'amphi". Dans l'article a été coupé de manière à en changer certains points de vue. Il n'est pas juste de présenter tous les étudiants comme des gauchistes; même si l'action en question contre le bureau de Zamansky a été le fait de plus de quatre cents étudiants et enseignants ( dont une centaine sont entrés dans le bureau de Zamansky ), il n'y a pas quatre cents gauchistes à la fac. Donc, ce qui est important, c'est que les inorganisés ont bougé et ont agi eux aussi. De ce point de vue il est regrettable qu'on ait pas reproduit le début de l'article qui tentait une analyse de la situation des étudiants dans les facultés des sciences et qui essayait de montrer pourquoi les inorganisés ont bougé et pourquoi ils devraient bouger encore. Il est vrai que l'auteur de l'article ne s'est pas opposé à cette coupure.

On a coupé aussi la partie qui racontait le meeting de compte-rendu après l'action, ce qui était important et démontrait une certaine pratique démocratique. D'autre part, le mobilier n'a pas été "saccagé" ainsi qu'on le prétend. Les dossiers, une lampe et un téléphone ont été jetés par la fenêtre, mais le mobilier saccagé, non.

Si les flics hésitent à intervenir dans les fac des sciences, c'est aussi parce que le matériel coûte des milliards et que quelque chimiste pourrait avoir l'idée de leur jeter de l'acide sulfurique à la figure ou de gonfler des ballons à l'hélium et de les lacher contre les hélicoptères comme à l'université de Berkeley. La science, ça fait peur.

- En somme cet article dit qu'il ne s'est pas passé grand chose, mais que c'est important que quatre cents mecs aient agi à la base. Certes les groupuscules ont joué un rôle, car tout est parti d'un tract, d'affiches ( faites par des militants de manière unitaire et collective ) et d'un cours transformé par un prof en meeting d'explication. Cet article contraste avec le contenu triomphaliste gauchiste du journal qui empêche les gens de réfléchir sur ce qu'ils peuvent faire réellement, là où ils se trouvent.

Première discussion générale.

- Le triomphalisme n'est pas insupportable à tout le monde. Certains trouvent même que d'exagérer quand on raconte des luttes, ça permet de propager les idées et que c'est ainsi, "par exemple", que la combativité fait "tache d'huile". D'autres, au contraire, disent que c'est un procédé manipulateur aussi néfaste que la grandepresse qui bourre le crâne des lecteurs avec ses bobards. Mais enfin, si en quelques jours, d'un bout à l'autre du pays, des formes de lutte sont reprises en masse ( comme les saccages de perceptions, les embouteillages massifs, les bagarres avec les CRS, etc.) par des gens très différents et dans des buts conscients très différents ( et pas toujours "révolutionnaires" au sens que donne la politique spécialisée à ce terme ), c'est parce que la nouvelle s'est propagée d'une certaine manière, grâce à la presse, la radio, la TV et que surtout, de bouche à oreille, la nouvelle a pris des proportions fantasmagiques qui ont trouvé un écho dans les désirs et les besoins de tel ou tel autre groupe ou couche sociale qui reprend alors à son compte telle ou telle forme d'action directe et violente. C'est aussi parce que ce groupe ou cette couche sociale sont dégoûtés des syndicats, partis et autres intermédiaires "normaux" qui veulent diriger, contrôler et étouffer les luttes.

- Donc, l'Idiot pose le problème de comment raconter les luttes. Et quel rôle doit jouer un journal? Mais aussi je pense que l'article sur Re nault ne raconte que des fantaisies, mais surtout, il n'explique rien; il ne dit pas pourquoi la situation (dictature du PC, passivité générale) est ce qu'elle est. Il faut aussi avoir le courage de critiquer et de tirer la leçon des actions qui n'ont pas marché. Ça ne suffit pas de raconter sa salade, son dogme, son catéchisme. Là où je travaille, c'est pareil. Les gens sont vaccinés contre la propagande et quand ils lisent des tracts ou des articles comme ça, ils rigolent ou ils les jettent. On a tort de croire qu'on emmerde le monde quand on critique les choses en profondeur. D'ailleurs les intellectuels ( surtout ceux qui ont honte de l'être ) ont tendance à privilégier l'action pour l'action au détriment de la réflexion critique et théorique. C'est ça qui manque au numéro spécial de l'Idiot. A part quelques essais timides d'explication et d'élaboration théorique, ça ne va pas très loin.

- Oui, un canard doit apporter autre chose que des descriptions de luttes ( mêmes exactes, ce qui n'est pas le cas ). Il faut des éléments d'analyse et il y en a trop peu dans ce numéro sur Nanterre, Ivry, Billancourt, la Violence, la fac des sciences, Vincennes, etc. Il ne suffit pas de raconter tel ou tel événement ou action jugés révolutionnaires, il faut montrer en quoi ils sont révolutionnaires donc justifiés ( il y a un début dans l'article sur la violence au début de l'Idiot, mais ça ne va pas assez loin! ). Par exemple hier, j'ai lu dans la grande presse qu'un grand magasin a été saccagé et pillé par la foule à Amsterdam. Il ne suffit pas de raconter cet événement de façon isolée et triomphaliste, il faut montrer en quoi de telles actions directes sont un mode de comportement normal pour des gens qui en ont marre d'être exploités et alié-

nés. Dans les usines et les facs, c'est pareil ( d'autant plus que ce sont des lieux de production ) En somme: "Quest-ce que la société future pour laquelle nous luttons, quest-ce que la nouvelle forme de vie que nous désirons et que nous voulons mettre à la place du capitalisme?" et aussi "comment transformer la mentalité, aider à se libérer et à se désaliéner ceux qui déjà s'intéressent à la 'politique' et qui déjà, au moins, se pose le problème en termes de lutte?" La société future sera d'abord une société où tout le monde sera très différencié de ce que nous sommes actuellement ( esclaves du capitalisme). Nous déciderons de notre propre vie, car contrairement à ce que prétend la bourgeoisie, "communisme" ça ne veut pas dire que "tous seront pareils" et ça ne veut pas dire que personne ne fera rien ni ne travaillera pas. Seulement, on choisira davantage et on décidera davantage de la forme et de la finalité de nos propres activités. Tout cela demande à être développé, il faut montrer que dans une boîte on ne lutte pas seulement contre Untel, qui est le patron, mais aussi pour transformer la qualité de notre vie de tous les jours. Bien sûr, il s'agit de réduire le travail au minimum ( et cela peut vraiment être fait si on abolit le système d'exploitation ) mais pour cela il ne suffit pas de fusiller tous ceux qui possèdent du savoir ou du pouvoir, les patrons, les cadres, les bureaucrates, les techniciens, etc. Hélas! ce n'est pas si facile.

- Un journal doit tenir compte de ces besoins d'élaboration théorique de discussion, de création collective. Il ne suffit pas de faire de la propagande comme les ML le font dans l'Idiot et ailleurs. Ce journal n'ouvre pas de perspectives à long terme. Leurs "lutttes prolongées" présentées comme ça, surtout pas! Si nous voulons transformer le monde ce n'est pas en se glorifiant qu'on y parviendra!

Bien sûr, il ne s'agit pas de se perdre en discussions, mais nous ne pouvons pas non plus nous contenter d'exalter la destruction violente du capitalisme sans discuter de la société que nous voulons créer. Il ne suffit pas de crier: "Le pouvoir est au bout du fusil!" ou bien "Vive Mao!" et autres formules magiques. Les "Sesame : ouvre toi!" des gauchistes ne marchent pas plus que ceux des bourgeois.

Que proposons-nous, voilà la question. Il n'y a pas de réponse toute faite et "en conserve" comme le prétendent les trotskystes ou les curés, mais au moins discutons-en. Quel est notre désir? Pourquoi'en parle-t-on pas dans ce journal? Il ne s'agit pas d'imposer un "modèle" obligatoire, à la Staline, mais ouvrons des voies, discutons des possibilités! Nous agissons, mais cela ne suffit pas. Il faut théoriser à partir de notre pratique, il faut de la dialectique. Et dans ce journal, il n'y a pas de dialectique.

- Evidemment, l'expérience Idiot était faussée dès le départ, car il n'y a pas eu de réelle élaboration, de réel contrôle à la base, en raison aussi du rapport de production aliéné imposé ( par la structure commerciale du journal ) entre ceux qui ont fourni tout le travail ( rédacteurs, typos, distributeurs, etc.) et le produit et l'objet de ce travail. Les décisions importantes ont été prises par en haut, comme au PC ou à l'UDR, et ce qu'on a pu arracher l'a été après d'interminables et épuisantes discussions. Durant les dix jours où fut fabriqué le journal, tout était remis en cause par en haut chaque quinze minutes, nous on était là pour exécuter et obéir. Rapports de production aliénants... et déprimants: rapports d'autorité, chantage, compromis, manoeuvre, bref tout le tremblement imposé par le système de rendement et de profit. La contradiction fondamentale et, qui sait, peut-être insurmontable si nous nous y étions pris autrement, était de vouloir transformer un hebdomadaire gauchiste commercial en une feuille d'agitation révolutionnaire. Comme si les mecs arrivaient chez Citroën en disant: " nous sommes là pour faire

ni une 2cv ni une DS mais un aéroglisseur transcontinental" et qu'après dix jours de conflit permanent le résultat fabriqué ressemblait à un compromis entre une 2cv, une DS et un aéroglisseur sans vraiment satisfaire les usagers de l'un ou de l'autre. Je crois qu'il y a eu 45.000 exemplaires à 1 fr distribués par les NMPP et 15.000 exemplaires distribués gratuitement par les groupes concernés.

Le danger c'est que le "contenu politique", c'est-à-dire la volonté révolutionnaire, l'énergie et la vision, bref le "travail" de ceux qui participent dans des conditions si aliénantes à un journal, ça devient rapidement une marchandise comme une autre (vendue et achetée sur le marché gauchiste où les groupuscules se font concurrence). Certes, cette édition spéciale avait un statut spécial; le conflit concernait en même temps trois parties: le patron du journal, le groupe A (léniniste), le groupe B (nonléniniste). Cela compliquait tout à l'extrême. Certains de ceux qui ont accepté d'utiliser à des fins d'agitation révolutionnaire la proposition de travailler à ce numéro spécial ont finalement l'impression d'avoir été utilisés, voire manipulés. Une dizaine d'entre eux ont travaillé d'arrache-pied pendant plus d'une semaine, sans avoir exercé de contrôle final sur le produit de leur travail et sans avoir été payés, alors que les ouvriers de l'imprimerie avaient au moins un statut clair: ils sont employés (donc exploités) pour faire un travail manuel déterminé en échange d'un salaire déterminé par le patron. Les militants n'ont même pas ce statut d'employés et d'exploités: on leur fait la faveur de les laisser travailler gratuitement pendant une semaine, puis on leur donne des exemplaires du produit de leur travail à distribuer gratuitement ce qui permet de propager la bonne parole en faisant une remarquable publicité au journal. Pas bête. Ainsi des militants font un numéro spécial qui sert "d'affiche" et de caution politique à un hebdomadaire invertébré où la confusion politique est systématiquement entretenue. Etait-il naïf de penser qu'on pouvait rédiger et publier une feuille d'agitation grâce à un hebdomadaire bourgeois, écrit par des bourgeois et acheté par des bourgeois? Oui, c'était au moins aussi naïf que toutes les autres publications "révolutionnaires" de la Cause du Peuple à Passer Outre, d'Action à Rouge, qui, bien qu'entièrement contrôlées par de "vrais gauchistes", n'en étaient ou n'en sont pas moins très insatisfaisantes. Les vrais et les faux gauchismes sont donc tout aussi merdiques, dans l'absolu. Néanmoins, les conditions de travail (matérielles et psychologiques) bref, les rapports de production à l'Idiot étant pourris, il était donc évident que, dans de telles conditions, l'édition spéciale ne serait qu'un pis aller et c'est uniquement en tant que pis-aller qu'elle a été dans l'ensemble acceptée et jugée plus utile que nuisible par la plupart des camarades. A notre connaissance, deux groupes ont refusé de la distribuer (il y en a peut-être d'autres; qu'ils fassent connaître leurs critiques):

-A Ivry, à cause du titre "Idiot"

-A Lyon, à cause de l'éditorial jugé débile.

A part la question: A quoi sert un journal? ce numéro pose la question qui l'écrit et qui le lit? On sait que la grande partie des publications gauchistes sont lues par des intellectuels (étudiants ou non). L'ambition était encore une fois de publier une feuille qui s'adresse aussi à des travailleurs manuels. De nombreux camarades ont critiqué le langage qui n'est pas celui de la classe ouvrière". Il n'est pas non plus celui de la bourgeoisie. Il y a donc un langage "gauchiste" spécifique au "mouvement"? Pour certains cela est négatif; d'autres s'en accommodent. Qui écrit dans les publications gauchistes? En général ce sont les spécialistes à qui les manuels - dépourvus du savoir universitaire bourgeois - ou bien des intellectuels - qui n'osent pas se servir de ce qu'ils ont appris - ont délégué leurs pouvoirs. Le militant transmet le mot d'ordre ou l'idéologie de son groupuscule, tout comme le journaliste bourgeois transmet l'idéologie

dominante. Le journalisme militant est un moyen de communication aliéné qui ne permet pas la discussion ni l'élaboration collective, ni la démocratie directe. Il perpétue la dictature de "ceux qui savent" tout comme le système bourgeois des responsables politiques ou syndicaux perpétue la dictature des bureaucrates et des spécialistes "normaux" de la politique "normale", voulue par la bourgeoisie.

\*\*\*\*\*

COMPTE- RENDU DE LA DEUXIEME DISCUSSION SUR LE NUMERO SPECIAL DE L'IDIOT INTERNATIONAL: " NANTERRE PARTOUT".

- Tous les camarades qui ont appartenu à des groupes où il y avait des intellectuels et des manuels savent bien que les intellectuels tendent "naturellement" à diriger, à jouer aux maîtres tandis que les manuels, lorsqu'il s'agit d'écrire un tract ou un article par exemple (donc de faire acte de "savoir et de pouvoir"), tendent à prétexter "naturellement" qu'ils n'ont pas le temps de le faire - alors que ce n'est pas toujours vrai. Il y a une mystification de la prise de parole et de l'écriture, considérées comme la propriété privée des chefs ("ceux qui savent"), des spécialistes et des bureaucrates. Mystification qui relève de l'idéologie dominante, précisément en ceci que le privilège de penser est réservé au seul maître, alors que l'esclave est réduit à la passivité et au silence. Le maître est celui qui impose son langage, son "savoir". Mystification du savoir et de la technique comme moyens de domination. La classe dominante commence par imposer une façon de penser (savoir), une façon de parler (langage) et ensuite une façon d'agir, une façon de vivre (c'est la non-vie du travail aliéné).

Plusieurs camarades (notamment les anciens qui militent dans des groupes révolutionnaires depuis très longtemps) critiquent le langage employé par la Cause du Peuple et par d'autres journaux ML. Par exemple: "On pendra les patrons par les couilles" ou "on leur cassera la gueule", "ils nous font chier", etc. en parlant des patrons ou des bureaucrates syndicaux. Les camarades prétendent que "jamais des travailleurs n'écriraient des choses pareilles" et que seuls des intellectuels, donc des bourgeois se servent de ce langage. Là dessus d'autres camarades font remarquer que si le langage parlé employé par les travailleurs entre eux (et, en général, par des lycéens, des étudiants ou autres) est un "langage vert", non-censuré, il est exceptionnel en effet que de tels sermons soient écrits et publiés. L'écriture (parce qu'elle "reste" et qu'elle est moins directe et spontanée que le langage parlé) tend à être sacralisée et on lui impose des normes de politesse, une réserve, un côté convenable et de "bon goût", qui relève d'ailleurs absolument de l'idéologie de la répression et de l'exploitation. Les règles du langage sont elles aussi fixées par la classe dominante qui condamne les "excès" de langage et les "fautes de goût" (l'exploiteur, le bureaucrate n'aiment pas s'entendre dire: "tu nous fais chier".) et c'est un aspect important de l'aliénation que de reprendre à son compte, pour un exploité, les règles du "bon goût", les règles de conduite, les normes sociales imposées par les exploités. En fait dans la CdP les rédacteurs des articles en question se contentent d'écrire ce qu'ils entendent dire par certains travailleurs, sans censurer les agressions et les insultes. Et c'est cela qui leur est reproché: de ne pas transposer, de ne pas "surveiller leur langage" - bref de ne pas en censurer ce qui est particulièrement agressif vis à vis de "l'autorité" et de la "dignité" des exploités. En ce sens les camarades donnent raison aux ML de ne pas exercer de censure et de ne pas transposer. Ce serait paternaliste, répressif, voire même policier, de corriger les "fautes de goût" et les "excès de langage" comme le faisait dans les articles de Défense Active l'ex-directeur de publication qui ne voulait pas que soient employés "certains mots qui choquent". Pourquoi et au nom

de quoi serait-il interdit de "choquer". Comme par hasard, les mots en question expriment toujours les idées de caractère sexuel ou scatologique, d'où leur interdiction et leur refoulement. Que signifie cette répression au niveau du langage? Encore une fois, la question de ce qui est "politique" et de "ce qui ne l'est pas" est posée.

Une copine ingénieur-chimiste qui rédige une brochure avec des camarades manuels dans la boîte où elle travaille, leur demandait pourquoi ils n'avaient pas écrit une partie qu'ils s'étaient proposés d'écrire. Un d'entre eux répond: "Je n'arrive pas à écrire mes idées dans une suite logique". La copine lui montre le principe du montage ( avec ciseaux et colle ) qui permet de réarranger et de raccorder les idées et les phrases, et cela a permis au camarade "d'écrire" beaucoup plus facilement ce qu'il voulait dire une fois "l'acte d'écrire" et la "logique" démystifiées, désacralisées. D'autres camarades ont souvent des idées pour des dessins, des affiches mais n'osent pas les réaliser "parce qu'ils ne savent pas dessiner", paraît-il. Là encore il suffit de s'y mettre et très souvent les dessins sont mieux que ceux des professionnels; mais la bourgeoisie a sacralisé sa culture ( tout en la transformant en marchandise ) à tel point qu'on se croit incapable de créer faute de "savoir" et qu'on se croit réduit à toujours consommer du tout-cuit, du tout-fait. Souvent ceux qui ont des idées d'articles, ou de mise en page, ou de dessins n'osent donc pas les réaliser, laissant à d'autres le soin de s'exprimer à leur place, ce qui est le comble de l'aliénation. Par exemple, ceux qui ont travaillé à l'Idiot n'ont même pas essayé de transformer la mise en page et la présentation ( jugée trop Journal Officiel et triste ) parce qu'ils se sont exagéré les difficultés techniques, alors que cette transformation était possible.

C'est ça l'auto censure, c'est ça être aliéné et "avoir un flic dans la tête". Quand nous intériorisons les interdits imposés par la bourgeoisie, quand nous nous adaptons à notre condition d'esclaves, passifs et châtés. C'est ça la réification. Ça veut dire être réduit à l'état d'objet, de chose. Ne plus être capables de créer notre vie, de décider de notre propre existence. Un autre exemple entre mille: le numéro 2 d'un journal révolutionnaire de Toulouse, la Mèche, a publié un article formidable sur l'anti-pédagogie et la sexualité des enfants, à partir d'une expérience tentée par un prof anar dans une classe d'école primaire. Le titre de cet article, c'était: " Jean-Pierre, 9 ans: je veux embrasser une femme sur le cul." Cet article dénonçait à fond l'école en tant qu'instauration répressive et oppressive. Ça a choqué. Non seulement les inspecteurs de l'enseignement, qui ont fait lourder le prof, mais aussi les "militants sérieux". Des travailleurs gauchistes de Sud Aviation et des militants des CAL, qui avaient diffusé le numéro 1 de la Mèche, ont refusé de distribuer le numéro 2 sous prétexte que "ce n'était pas sérieux" et que "ça choquerait les travailleurs". La question se pose donc: que est-ce que le "sérieux"? Qu'est-ce que ça veut dire "choquer"? N'y a-t-il pas là, chez ces gens qui se disent révolutionnaires, un système de valeurs, un mode de penser qui reprend à son compte toute la pourriture de la morale chrétienne et de l'idéologie bourgeoise?

Cette peur de choquer, cette volonté d'adaptation, d'intégration et de soumission aux normes sociales déterminées par l'ennemi de classe est évidente chez les partisans de cette tendance maoïste italienne qui exclut tous les militants qui ne respectent pas les règles suivantes:

- pas de cheveux longs, ni de jupes courtes
- interdiction aux hommes et aux femmes qui ne sont pas mariés de vivre ensemble.

L'excuse donnée est encore que cela "choquerait les ouvriers" et gênerait le travail politique que les militants veulent accomplir auprès d'eux. En somme, comme les prêtres ouvriers qui abandonnent la soutane

pour la salopette, les militants sérieux doivent "prêcher par l'exemple". La règle que doit se fixer le "bon militant" est de se refuser tout plaisir, toute jouissance dans ses activités politiques. Il doit nier son propre désir, afin d'être efficace et tout subordonner aux objectifs politiques que ses chefs auront déterminés pour lui. Ayant peu à peu éliminé, refoulé toute sa subjectivité, le "bon militant" considère que la moindre manifestation subjective, la moindre dérogation au Scénario de la Révolution établi une fois pour toutes ( par Trotsky ou Mao ), ne peut être qu'une "provocation". Les "bons militants" pratiquent donc l'auto-censure et l'auto-aliénation permanentes à tel point qu'on se demande si la société post-capitaliste, avec de tels individus, ne reproduira pas exactement l'ennui pénitentiaire et mortel de la société actuelle. Comment ces "révolutionnaires" pourraient-ils jamais se révolutionnariser eux-mêmes, se désaliéner? Mai 68 en tout cas ne semble pas leur avoir appris grand chose.

- L'editorial de l'Idiot évoque "l'élargissement de la liaison avec les masses" comme condition sine qua non du développement des luttes contre le capital ( ce que personne ne conteste ) mais, pour être plus précis, il s'agit d'une liaison entre qui et qui? Entre l'"avant-garde consciente" - composée des "bons militants" nantis du Savoir révolutionnaire absolu que serait le trotskysme ou le maoïsme - et d'autre part les "larges masses" dépourvues de cette conscience absolue que l'avant-garde veut leur injecter, leur inculquer? Comment se fait cette liaison? Comment se transmet cet "enseignement"? Une phrase a été supprimée de l'article sur Nanterre parce que certains camarades non maoïstes la trouvaient inacceptable: "... les révolutionnaires nous mettent de bonnes idées dans la tête" faisait-on dire à un travailleur immigré du bidonville. Voilà. Ces idées sont différentes de celles qu'inculquaient aux "sauvages" les missionnaires et autres conquistadores, mais le principe est le même: évangéliser. Cette précision indique qu'il s'agit bien, en fait de "liaison", du vieux rapport pédagogique pourri dénoncé continuellement à l'université comme l'essence même de l'enseignement bourgeois en tant qu'univers de crétiens spécialisés, de futurs cadres, d'exploiteurs ou de robots. Alors? Si ce rapport pédagogique - qui reproduit le rapport social du savoir au pouvoir - n'est pas dès le départ remis en question, cette "liaison avec les masses" ne pourra que reproduire la hiérarchie féodale entre intellectuels et manuels qui est celle du capitalisme privé et d'Etat: la hiérarchie entre dirigés et dirigeants, gouvernés et gouvernants, exploités et exploités. Il est donc urgent de résoudre collectivement la question que pose la relation du savoir ("révolutionnaire") au pouvoir (hiérarchique) et, au lieu d'escamoter cette question comme le font les stalinien et la plupart des gauchistes, de fournir un effort critique et théorique qui aura d'abord pour objet l'activisme et l'avant-gardisme, l'ouvrierisme, la bureaucratiation, la dictature des intellectuels, bref tous les aspects négatifs du gauchisme, et, par extension, le stalinisme, en tant qu'idéologie et que forme d'organisation sociale autoritaire.

- Bien entendu accorder ( de droit divin ) une position hiérarchique dominante, une position de maître, de patron, au "sujet supposé savoir" est caractéristique du marxisme dogmatique autoritaire et "scientifique" mis en avant par Althusser, professeur d'une philosophie revendiquée à la fois par le PCF et par certains maoïstes. Ce dogmatisme et cet autoritarisme ( mal déstalinisés ) sont insupportables aux partisans de l'autre communisme, celui des conseils ouvriers et de l'auto-gestion généralisée.

En ce qui concerne le "savoir révolutionnaire" ( le savoir sur la révolution ), bref les différents dogmes ( maoïste, althusserien, trotskyste, anarchiste, situationniste ) qui se veulent absolus et totalitaires, qui prétendent être la Vérité et qui, en tant que Vérités Absolues,

sont pratiquées comme des cultes religieux par leurs sectes respectives, il y a lieu d'actualiser le fameux passage de Marx ( in Critique de la Philosophie du Droit de Hegel ) concernant ce que l'on désigne maintenant comme fausse consciencé. Pour mémoire:

"... la critique de la religion est la base de toute critique... La lutte contre la religion est indirectement la lutte contre ce monde dont l'odeur spirituelle est la religion... La religion est le gémissement de l'être opprimé, le sentiment d'un monde déshumanisé, ainsi que l'esprit d'une condition anti spirituelle. C'est l'opium du peuple. L'abolition de la religion en tant que bonheur illusoire du peuple est nécessaire à son bonheur réel... Ainsi la critique des cieux est transformée en une critique du monde terrestre, la critique de la religion en critique du Droit et la critique de la théologie en critique de la politique..."

Une fois encore il ne s'agit pas comme des croyants de dire "amen" mais de porter la critique radicale partout, de dénoncer la pratique du stalinisme comme du gauchisme, surtout là où les structures organisationnelles ont été mises au point afin d'interdire et d'étouffer cette critique: dans les partis, les syndicats, les groupuscules, partout où les bureaucrates prétendent parler au nom du "mouvement révolutionnaire", de la "classe ouvrière" ou du

Les gauchistes accusent les partis et les syndicats staliniens ( et a plus forte raison, les partis et églises de la bourgeoisie traditionnelle pour qui même la "démocratie avancée" des social-démocrates du PCF est trop "progressiste" ) de n'être que des institutions répressives et conservatrices construites autour d'un appareil bureaucratique dictatorial qui impose sa ligne politique et son idéologie aux adhérents de la base et aux "larges masses". Les organisations gauchistes échappent-elles à cette même critique? Quel groupuscule peut affirmer ne pas être dirigé par des bureaucrates? Lequel peut affirmer que la démocratie directe dans son sein? Il est trop facile d'accuser les bonzes de la CGT, de la CFDT ou de FO de toujours briser ou récupérer les grèves sauvages, de toujours faire dévier et échouer les mouvements spontanés de la base quand, en plein mai 1968, une dictature bureaucratique, plus qu'embryonnaire, freinait le mouvement gauchiste et aujourd'hui le contrôle tout à fait.

- Précisons en passant que nous ne croyons pas qu'une critique des différentes formes de stalinisme et de gauchisme en tant que marchandises ( idéologiques et politiques ) suffise à nous permettre de dépasser le stade de la dépendance vis-à-vis de ces marchandises. Les idéologies sont comme les appareils ménagers, des objets usuels; on ne sait plus s'en passer; on "a besoin" de ce qui nous aliène, sans quoi nous ne serions pas aliénés. C'est pourquoi la critique des groupuscules et de la politique ne nous dispense pas d'entreprendre, à partir de nos propres expériences et de notre propre pratique quotidienne, des recherches critiques et théoriques, sans lesquelles ces expériences ne nous aurent servi à rien. Considérons, non seulement notre place dans la production ("métier" ou survie) et nos activités militantes, mais tous les aspects de notre vie, toutes nos activités, même et surtout les plus "personnelles". N'inclure dans notre "pratique" que ce qui est public est encore une tradition bourgeoise. C'est peut-être parce que nous avons pu les vivre de la manière la plus concrète et la plus subjective possible, que des conflits sociaux tels que ceux de Mai 68 ( et depuis ) nous ont, en profondeur, mis en question, déchirés, transformés. Pourquoi ne pas tenir compte de ce qui se cache derrière notre "politique"? Dans la distance entre ce que nous disons et ce que nous faisons se joue la partie inconsciente ou à demi-consciente de notre vie - le désir - la honte ou la peur d'en parler et d'en tenir compte montre à quel point la bourgeoisie a été intériorisée par beaucoup de ceux qui, prolétaires ou bourgeois, se situent dans le "mouvement révolutionnaire".

- Ce "besoin d'appartenir à quelque chose" - que ce soit à une classe, à un groupe social ou bien à un parti, un syndicat, un groupuscule, comme ceux de l'autre côté de la barricade appartiennent ou adhèrent à une église, un parti, une famille, une institution, une nation, avec tout ce que cela représente de réification et d'esclavage - ce besoin de "faire partie de...", cette réalité sécurisante de l'appartenance à une communauté d'intérêt ( entre les exploités d'une part et les exploités de l'autre, ou même entre exploités et exploités ) se manifestent aussi sous des formes idéologiques. Cela se complique du fait que ces formes idéologiques ne se superposent pas aux divisions sociales et économiques. L'idéologie bourgeoise, par exemple, n'est pas dominante uniquement dans les couches sociales qui constituent ce qu'on appelle la "classe dominante". Cette idéologie déborde largement sur le prolétariat et même les marginaux. Quant à l'idéologie prolétarienne elle existe surtout dans l'esprit des intellectuels bourgeois. En tout cas c'est toujours le maître qui impose son savoir, son idéologie à l'esclave - c'est même à cela qu'il est reconnu - et jamais l'inverse. C'est donc en transformant radicalement les rapports sociaux de production que l'esclave éliminera le maître et son idéologie et non en les intériorisant, en s'y adaptant selon ce qu'exige le moderne capitalisme d'Etat ( tout aussi castrateur que l'autre, sinon plus ) qui se dit "socialiste". La "société idéale" ne peut se déterminer à partir de modèles, aliénés et limitatifs dans leur principe, sinon la formule récente d'un politicien asiatique pourrait servir de vade-mecum universel à ceux qui veulent du tout cuit: " le socialisme pour le ventre et le bouddhisme pour la tête." Et pour le reste, camarade?

- Dans une discussion critique ( toujours à propos de l'editorial de l'Idiot ) celui qui a écrit cet editorial a commencé à développer une thèse intéressante ( qu'il a complètement auto-censurée par la suite ) l'irruption à Nanterre, avec les enfants du bidonville, a été une irruption insupportable et notamment avec les jeux et "l'inadaptation au milieu social" de ces enfants, l'irruption du désir dans cette institution répressive. L'incompatibilité totale entre le jeu des enfants et le travail, entre le plaisir qu'ils recherchaient et l'univers pénitentier de la fac. Leur seule présence suffit à créer un "désordre" insupportable à ceux ( doyen Ricœur, professeurs, administration ) qui avant l'arrivée des flics étaient chargés du maintien de l'ordre. Cette crèche sauvage, cette irruption de rapports humains plus libres et complètement différents du rapport d'autorité que la pédagogie institue et impose à tous, bref, cette irruption de la fête, même limitée, à la faculté de Nanterre, voilà ce qui a été jugé inacceptable par la bourgeoisie. Ce n'était pas du militantisme classique et tolérable; cela se passait hors du champ de la politique traditionnelle; cela ne respectait pas la règle du jeu politique imposé par la bourgeoisie... Cette irruption de l'inacceptable remettait en question et l'autorité que la bourgeoisie prétendait exercer par doyen interposé et le "fonctionnement normal" de l'institution répressive. La présence des enfants à la fac, la poubelle à la tête du doyen et les trois points de sa déclaration à la presse ( par laquelle il appelait la police sur le campus ): "danger de mort, tentatives de viol, petit brigandage", voilà comment la bourgeoisie a perçu les faits. Les trois points de Ricœur résument parfaitement l'idéologie capitaliste: il accuse la violence révolutionnaire, la sexualité incontrôlée et les attentats à la propriété privée. Le bon ordre étant, selon Ricœur, ainsi menacé, il justifiait du même coup et sa panique et son appel à la répression policière ( qui a été immédiate ). C'est ainsi qu'une bagarre entre des étudiants et un commando du PCF venu à la fac "casser du gauchiste" ( et plus particulièrement régler son compte à un maoïste qui sera plus tard inculpé de "violence à agent" ), que la mésaventure d'une ou deux étudiantes a

qui les gosses ont pincé les fesses, et qu'enfin une machine à sous éventrée deviennent dans la bouche de Ricoeur et à la une de France-Soir, un "danger de mort", des "tentatives de viol" et du petit "brigandage", bref des cataclysmes nationaux propre à justifier d'avance la sauvagerie habituelle que les flics mettront à rétablir l'ordre bourgeois. Certes les fantasmes de Ricoeur et son fameux cri de panique sont un chef-d'oeuvre d'humanisme chrétien; les accents cornéliens avec lesquels il joue son "drame bourgeois" montrent combien la crise sociale déclenchée par mai 68 atteint peu à peu tous les aspects et tous les niveaux de la société hiérarchisée: il n'y a pas un patron, un cadre, un contre-maître, un dirigeant ou un bureaucrate qui ne se sente visé. Tous ceux qui sont dans une "position d'autorité" savent combien elle est précaire. Pompidou et Chaban-Delmas ne cessent de brandir la menace des tribunaux et même de traduire, comme ils ont commencé à le faire, des révolutionnaires devant la Cour de Sureté de l'Etat, en se lamentant sur le "respect des maîtres" et sur la "paix sociale". Cela ne fait que jeter de l'huile sur le feu. La crise de l'autorité se généralise à tous les niveaux de la lutte des classes, dans beaucoup de secteurs sociaux différents. Cette crise est partout constatée, dans l'éditorial de la Nation ou dans celui d'Entreprise, comme par le chef de la police ou par tel président d'une fédération de parents d'élèves qui déclarait l'autre jour: "il ne faut pas que les jeunes se croient tout permis". Celui-là, au moins, avoue se sentir menacé dans son existence même par la révolte anti autoritaire. En effet, dès que les "subordonnés" refusent d'obéir à leurs "supérieurs", l'angoisse règne et les institutions se bloquent. Ainsi, selon le "philosophe" Ricoeur, il a suffi de l'irruption sur le campus de Nanterre de quelques gosses du bidonville voisin, sur lesquels la bourgeoisie a immédiatement projeté ses fantasmes de mort, de sexualité et de délinquance, pour que l'institution universitaire soit empêchée de fonctionner "normalement" et que deux mille CRS soient appelés à la rescousse! En bon intellectuel de gauche, Ricoeur a déploré la "rapidité d'intervention" de ses deux mille sauveteurs. Ce processus de panique et de répression, déclenché par des événements minimes par eux-mêmes, est désormais classique et les révolutionnaires auraient intérêt à en analyser le fonctionnement, les motivations profondes afin de le dominer et de le détourner à moindre frais.

- Les actions militantes "sérieuses", c'est-à-dire conventionnelles pour ne pas dire routinières, sont-elles plus aptes à déclencher un mouvement général de révolte, voire un soulèvement généralisé contre la dictature bourgeoise, de l'ampleur du mouvement des occupations de mai 68? Telle est la question posée par les actions ponctuelles de Nanterre d'Ivry, du métro et d'ailleurs, entreprises par les groupes révolutionnaires. C'est aussi la question que posent les actions violentes et souvent bien coordonnées auxquelles se livrent, contre le pouvoir de l'Etat, d'autres couches sociales telles que les paysans, les camionneurs et les petits commerçants. Les gauchistes, à l'image de la vieille gauche parlementariste qu'ils singent souvent, ont le tort de rejeter, d'ignorer, de refouler comme "non politiques" des événements qui expriment différemment, sous des formes autonomes et peu conventionnelles, une lutte de classes à l'état brut.

D'autre part, il serait faux d'affirmer que le fantasme est une exclusivité de la classe dominante. Les fantasmes de "viol" de "meurtre" et de "brigandage" de Ricoeur, le fantasme de "complot international" de Marcellin, le fantasme des "anarchistes itinérants" de Guichard, etc. ne signifient pas, par contraste, que les révolutionnaires pratiquent exclusivement la sacro-sainte réalité objective. Comment expliquer ces "milliers de travailleurs" qui seraient passés pendant six semaines sans payer dans le métro? Comment expliquer ces dix ou trente mille travailleurs, que dans la nuit du 10 mai 68, certains affirmaient avoir vu remonter le boulevard Sébastopol en direction des barricades?

Le fantasme est quotidien et tous le pratiquent. Quelle est sa fonction dans la crise sociale et dans la lutte révolutionnaire? A partir des cas de Billancourt ou de Nanterre, quel rôle a réellement joué l'action militante et quel rôle a réellement joué le fantasme?

Toutes ces questions ont été éliminées de l'éditorial et des articles du journal qui, pourtant, prétendait interpréter la situation générale et lancer des mots d'ordre à partir de ce qui s'était passé à Nanterre, Billancourt, Ivry, etc.

Une fois critiqué le contenu de l'éditorial, il faut critiquer la manière dont il a été conçu et rédigé par un seul individu (un professeur comme par hasard) dont le statut d'éditorialiste, de "maître à penser" n'est même plus contesté. Serait-il à l'abri de toute critique? Certains aspects de la révolution culturelle chinoise, tant admirée par les maoïstes, restent donc lettre morte: il y a reproduction pure et simple, "au sein du mouvement", de la hiérarchie féodale qui distribue une fois pour toutes les rôles de dirigeants, d'officiers, de cadres de bureaucrates, et de l'autre côté, les rôles d'esclaves, d'exécutants.

Que ce soit pour la fabrication d'un journal ou pour l'organisation d'une action directe, le problème est le même: qui décide? Pendant la rédaction et la fabrication du journal, nous avons critiqué en vain la manière dont le groupe leniniste, numériquement plus important, a utilisé le rapport de force qui était en sa faveur pour imposer avec la méthode bulldozer "ses" mots d'ordre, dont il refusait de remettre en question le principe et le contenu. Par corollaire, la carence et la discontinuité du groupe non leniniste, qui s'est désintéressé du travail collectif, a hypothéqué dès le départ cette expérience. Manquant de cohésion, l'équipe rédactionnelle a été obligée de céder à la direction du journal, notamment sur le titre, l'Idiot International, unanimement critiqué (l'excuse invoquée était que Hachette, le trust qui monopolise la diffusion de la presse, refuserait de distribuer ce numéro du journal si le titre habituel ne se trouvait pas à l'endroit habituel). Pour ce numéro de l'Idiot fait par des "militants", il y avait d'un côté les penseurs qui décidaient de tout et de l'autre les travailleurs manuels (militants ou employés de l'imprimerie) qui n'avaient qu'à exécuter les ordres d'en haut. Est-ce en reproduisant ainsi la hiérarchie pyramidale de la société capitaliste que se fera la révolution? Certainement pas. Les groupuscules gauchistes, avec leurs structures bureaucratiques, sont donc des obstacles, eux aussi. Sauter ces obstacles ou les détruire? Comment éviter de reproduire "au sein du mouvement" la société pénitentiaire que nous voulons détruire? Comment développer des formes organisationnelles qui préfigurent, dès le départ, la société sans classes?

D'abord qu'entend-on par "mouvement révolutionnaire"? A part l'antifascisme et la lutte contre la répression, le gauchisme légal et l'autre n'ont presque rien en commun. Le gauchisme légal sera bientôt intégré, institutionnalisé; il fait déjà partie de la vieille gauche; il est déjà le parti de l'ordre, le parti conservateur "au sein du mouvement". En traitant les trotskystes récupérateurs de Nanterre de "nouveaux flics", les partisans de l'autre gauchisme se montraient conscients du fait que le "socialisme" dont se réclame la vieille gauche de Mollet à Krivine, de Marchais à Rocard, ne peut être qu'autoritaire, impose par en haut, comme cet "Etat ouvrier" à la tête duquel ils se croient déjà arrivés, dirigeant les masses avec la compétence qu'on leur connaît.

Mais l'autre gauchisme, avec le nom qu'il s'est donné de Gauche Proletarienne et Révolutionnaire pour se différencier de la gauche bourgeoise et pour se situer à gauche du PCF, a-t-il vraiment coupé le cordon ombilical d'avec la maison mère? A-t-il coupé d'avec le socialisme dictatorial et s'orienté-t-il concrètement vers la démocratie directe, l'autogestion généralisée et le socialisme par en-bas, c'est-à-dire vers le communisme des conseils ouvriers ( incompatible avec le communisme de par-

lement, réformiste par définition)? C'est "au sein du mouvement" que s'opère le clivage principal entre les deux socialismes. Certains revendiquent déjà les rôles joués dans l'écrasement de la commune de Cronstadt par Trotsky et Zinoviev. Ceux qui refusent de se servir du même système de valeur que la bourgeoisie, ceux qui rejettent globalement et définitivement le capitalisme (sa gauche et sa droite étant interchangeables) savent qu'un bureaucrate gauchiste, superficiellement destalinisé, est aussi capable de jouer le rôle de Noske, lorsque la bourgeoisie le lui demandera, que Mollet ou Marchais. Les révolutionnaires, partisans d'un socialisme non bureaucratique et non dictatorial, se situent définitivement en dehors du champ légal et "normal" de la politique. Cela ne change rien que beaucoup d'entre eux soient des fils de bourgeois, pourvu qu'ils aient trahi leur classe. Ceux-là sont donc des "déclassés" dont la "marginalité" s'intègre dans un ensemble fantasmagorique, ilou et gigantesque - pourtant parfaitement réel et porteur d'une redoutable force historique, on l'a constaté en mai - qui s'appelle le "mouvement". Cependant, tout en entreprenant une liaison permanente avec les masses, c'est-à-dire avec le prolétariat et le sous-prolétariat, ces déclassés n'auraient-ils pas intérêt à s'interroger sur leur identité et leurs besoins propres? Ne vaut-il pas mieux déterminer l'objet de son propre désir avant de se mettre "au service du peuple"? Et, déterminer ce que nous voulons au delà de la socialisation des moyens de production et de l'abolition de la dictature de la bourgeoisie; déterminer ce que nous entendons par révolution avant de mettre "au service" de la révolution. Il s'agit plus que jamais de prendre nos désirs pour des réalités. Mais quels désirs? Et désirs de quoi?

\*\*\*\*\*

COMPTE-RENDU DE LA TROISIEME DISCUSSION SUR LE NUMERO SPECIAL DE L'IDIOT INTERNATIONAL: "NANTERRE PARTOUT".

Le nouveau texte distribué aujourd'hui à Nanterre par VIR (intitulé Vive la gauche révolutionnaire) apporte un complément important à la discussion engagée avec ce groupe en rédigeant le numéro spécial de l'Idiot. Par rapport au dogme maoïste, rigide et paralysant, il y a là une évolution très nette et le début d'une critique radicale. Enfin ils commencent à pratiquer la "révolution culturelle" dans leur vie militante. Certes ce sont encore des demi-mesures. Par exemple le texte critique l'"ultra-léninisme" et non le léninisme. Mais il est important de tenir compte de l'évolution que témoigne une phrase comme celle-ci de la part de maoïstes: "La contestation s'installe à l'intérieur de groupuscules; après mai, la plupart des révolutionnaires avaient rejoint les maisons-mères (PCMLF, 4ème internationale, etc.) en croyant trouver des acquits sécurisants et une filiation historique digne d'un bolchévik". Evidemment, il faut dire que c'est insuffisant dans le sens où il n'y a qu'une seule vraie maison-mère - le PCF - dont ces militants ont été exclus et dont ils se sont échappés et avec laquelle ils ont encore de graves problèmes "filiaux". (Pour les libertaires c'est la "mère Anarchie" qui fait problème.) Ont-ils vraiment coupé le cordon ombilical politique? Sur le plan de la politique le conflit oedipien non réglé avec leur maison-mère amène les trotskystes à en parler encore comme du "parti ouvrier" - c'est-à-dire implicitement révolutionnaire - qu'il faut encore ménager, alors que, de toute évidence, c'est le principal rempart du capitalisme: c'est un parti social-démocrate donc contre-révolutionnaire. Ces mêmes conflits filiaux avec la mère politique amènent les différents courants maoïstes, à des degrés différents, à singer et à recopier fidèlement certaines tares de cette maison-mère

(stalinisme de HR, ouvriérisme religieux, dogmatisme ferrugine et, surtout, une conception aliénée du militantisme que ce même texte de VIR dénonce comme "conservatisme incorrigible, chauvinisme organisationnel, transmission quasi mystique d'acquis poussiéreux"). Donc, cette évolution de VIR vis à vis des principaux aspects du léninisme (le parti "révolutionnaire", l'avant-gardisme) qui l'amène à souhaiter que la "politique s'élabore par en bas" - c'est-à-dire pas par les appareils bureaucratiques, mais à la base - surtout pas par les "professeurs ès marxisme" mais par les travailleurs et tous les révolutionnaires (des autres couches sociales aussi) eux-mêmes. Et ce texte conclut: "Le carcan stalinien ou trotskyste empêchant toute innovation doit être brisé. Certes la position centriste de VIR lors des élections à Nanterre montre que ce groupe est encore prisonnier du carcan."

Si l'exigence radicale du texte arrive à se réaliser dans la pratique; il y a en effet une chance sérieuse pour que le gauchisme, qui pourrit sur place depuis mai, soit jeté "aux poubelles de l'histoire" et que naisse de ses cendres un mouvement réellement révolutionnaire.

- Reprenant la discussion sur le numéro spécial de l'Idiot, un camarade dit qu'il croit que le compte rendu de cette discussion se divise en deux parties:

a) ce qui concerne la politique militante, le rôle des groupes politiques, le contact avec les travailleurs (il est particulièrement intéressant quand il explique que ce contact n'est pas avec la "classe ouvrière" mythifiée mais avec des individus atomisés, qui sont des travailleurs et qui ont des problèmes spécifiques), la critique de la religiosité et du slogan au "service du peuple".

b) les problèmes internes à nous - le désir. Ce vocabulaire est à récuser. C'est un vocabulaire d'intellectuels petit-bourgeois. Il y a des choses vraies dans cette partie du texte (voir le compte-rendu de la deuxième discussion dont il est question ici) mais ce sont des constatations dont on ne peut pas sortir. Parler du désir cela relève de la psycho-sociologie. C'est intéressant mais ce n'est pas valable du point de vue révolutionnaire.

- Je ne suis pas du tout d'accord avec toi. Le texte n'est pas en deux parties. Cette division elle est dans ta tête.

- Tu t'opposes à un certain vocabulaire et au mot désir, notamment. Mais ce ne sont pas les mots en réalité qui te gênent. C'est les idées. Tu ne veux pas parler de "certaines choses", tu ne veux pas que nous parlions de "certaines choses" alors tu "récuses le vocabulaire". Voilà ce que la dernière fois X voulait dire quand il parle d'une atmosphère répressive dans ce groupe. Et quand tu divises arbitrairement d'un côté la "pratique militante" et de l'autre les "questions personnelles", tu établis la même distinction entre ce qui est politique et ce qui ne l'est pas que nous reprochons aux gauchistes légaux de faire et qui relève de l'idéologie bourgeoise. Tu restreins ce qui est soi-disant politique et tu décides ce qui doit rester exclu de ce cadre tout à fait arbitraire. Nier le rôle du désir, c'est ramener toute discussion sur la révolution à une conception mécaniste très superficielle qui n'explique rien, qui n'analyse rien et qui ne fait rien avancer.

- Je ne sais pas ce que c'est que le désir. Ça me fait chier. Ça ne veut rien dire. A la fin du compte-rendu on demande "désir de quoi?" Ça ne fait pas avancer la discussion. C'est justement parce que le seul slogan de mai était: "prenez vos désirs pour des réalités" que...

- Tu exagères! Tu veux bien critiquer superficiellement la bureaucratization du "mouvement" et les carences du gauchisme, mais pas trop. Dès qu'on cherche à approfondir, tu refuses et tu bloques la discussion. Je dis qu'on ne peut pas critiquer à fond le rôle de bureaucrates et la maladie bureaucratique que le gauchisme a hérité du stalinisme (donc de la



bourgeoisie), sans analyser la façon dont les bureaucrates, les leaders, les chefs manipulent toujours leurs "troupes". Je dis qu'à l'intérieur du mouvement gauchiste, cela se passe de la même façon que dans les partis bourgeois comme l'UDR, la SFIO ou le PCF: les dirigeants politiques et les bureaucrates manipulent le désir de révolution, le désir de changer la vie de leurs "troupes", selon une méthode semblable à celle de la publicité qui manipule le désir des consommateurs pour leur faire acheter telle ou telle marchandise. Et que l'effet de cette méthode sur les militants est désastreux; ça les rend débiles, passifs et en aucun cas ça ne crée de conscience révolutionnaire, ni une combativité plus grande.

- Non, je ne suis pas d'accord avec ça.

- Attends, je dis aussi qu'il ne suffit pas de toujours critiquer la "débilité politique" des autres groupes. Il n'y a pas que les ML ou les trotskystes qui sont débiles. Les anars aussi le sont y compris NR. D'ailleurs on en parlé à NR, mais superficiellement. Mais des qu'on veut approfondir pourquoi cette débilité prévaut, on se contente de clichés du genre "récusons le vocabulaire des intellectuels petits-bourgeois" ou "le désir ça me fait chier" ou bien on se contente de quelques "explications" bidon, purement économistes, sur les couches sociales, lesquelles explications relèvent du matérialisme vulgaire et pas du matérialisme dialectique. On veut bien critiquer la bureaucratie des autres, mais pas la nôtre. Il y a une résistance terrible à la discussion, à la critique de fond ici. Par exemple chaque fois qu'on veut mettre en discussion le rôle de bureaucrates que certains ( et si tu te sens visé, c'est juste ) ont joué au sein du 22 mars, d'autres font dévier la discussion. Comme par hasard, chaque fois qu'on veut parler de "certaines choses", on risque d'être accusé de faire de la psychosociologie, donc d'être implicitement des "bourgeois" et des "traîtres". Cette atmosphère de répression est insupportable.

- Je ne suis pas d'accord avec ta façon d'analyser les petites choses et de généraliser. Ne prends pas ça pour une attaque personnelle. C'en est une, mais ce n'est pas une raison de la prendre comme ça.

- Toi, tu joues aujourd'hui le rôle que X jouait la dernière fois - le bûc émissaire. Mais il n'est pas revenu.

- Ah! Ca devient intéressant. Explique-toi. Pourquoi n'es-tu pas d'accord?

- Je ne peux pas le dire comme ça. Je le dirai au cours de la discussion. Parler de problèmes trop particuliers, c'est noyer le poisson.

- Tiens! justement j'allais te dire qu'en refusant de parler du désir c'était toi qui noyais le poisson. Mais n'insistons pas tu pourrais piquer encore une crise comme chez X et taper sur la table! Tu vois, ta méthode terroriste marche.

- C'est vrai que le rapport de maître à esclave est reproduit à l'intérieur du gauchisme. C'est vrai que le rapport entre "sujet supposé savoir" et les autres ( qui n'ont pas ce "savoir" ) est évacué refoulé. En mai c'était différent. Tous pouvaient parler dans les AG. Dans les AG du 22 on pouvait dire tout ce qu'on voulait sans être tout le temps réprimé ou accusé d'être un "mauvais révolutionnaire" ou un "bourgeois". C'est pour ça que c'était radicalement différent, le 22. C'est pour ça que tous s'exprimaient, au moins au début, et qu'on pu être faites les actions qui étaient en rupture totale par rapport à la "politique conventionnelle", par rapport aux groupuscules répressifs. Maintenant on ne parle plus. Seuls "ceux qui savent", ceux qui se croient propriétaires de la Vérité, ont le droit de s'exprimer. Pour les autres il n'y a plus de lieu de parole, même pas à BA. Ca pose, entre autres, le problème de la "pédagogie" politique. On dit qu'il faut "aller aux masses", mais pour leur dire quoi? Pour leur transmettre un "savoir"? Lequel? Pour leur transmettre le savoir des chefs et des bureaucrates. Quels gens disent quoi et à qui?

C'est ça et le problème que pose le numéro spécial de l'Idiot, les comptendus et en général la bureaucratiation du gauchisme. La brèche ouverte en mai s'est refermée. La parole est coupée. Dans ces conditions ça ne veut rien dire pour moi "aller aux usines". Pour y distribuer la "vérité" et la parole "révolutionnaire"? Laquelle?

- Tout ça ce sont de faux problèmes. Ca ne m'intéresse pas. Les vrais problèmes sont: pourquoi les différents CA de quartier font encore, comme cette semaine ( avec HR, le PSU, la Ligue, la FA, etc. ), des meetings à la con contre la répression. Ou bien pourquoi il n'y a pas une combativité plus grande à Nanterre. La "stabilité" du franc passe par Nanterre. Il faut lire, pour s'en rendre compte, les éditoriaux des journaux bourgeois sur Nanterre, les lycées, etc. La bourse est fragile. On ne tient pas compte de l'état actuel du capitalisme. Les gauchistes légaux disent: "foutez les urnes en l'air à Nanterre, empêchez l'Université de fonctionner cela n'a aucun intérêt car la bourgeoisie s'en fout si Nanterre, Vincennes ou Censier marchent comme il faut. Moi je dis que c'est faux. La bourgeoisie ne s'en fout pas. Il suffit de lire l'Expansion, Entreprise, l'Express, etc. pour voir quelle importance elle attache à l'université et à la fabrication des cadres dont elle a besoin.

- Tu te trompes. Ce qui l'intéresse ce n'est pas Nanterre, ce sont les grandes écoles d'ingénieurs et de techniciens. Polytechnique et HEC, etc. Nanterre n'est qu'un thermomètre. Ce qu'elle craint c'est que l'agitation de Nanterre se repande ailleurs, voilà tout.

- Donc Nanterre est important comme fantôme. La bourgeoisie parle de "mythe national" à son égard. Ce qui s'y passe est important pour le pouvoir en tant que fantôme. La panique de Ricoeur sur le danger de mort, les violents et le petit brogandage s'inscrit là dedans.

- On a vu hier de ces "violents". Il y avait quelques gosses du bidonville qui ont fait du motocross dans le grand hall avec leurs velomoteurs, et de temps en temps, un gosse attrapait une fille, l'embrassait sur la bouche et repartait en riant. Les filles gueulaient au scandale.

- Et demain dans France-Soir, en gros titres: Violents d'étudiantes à Nanterre.

- Le fantôme ce n'est pas la "partie mauvaise" à éliminer. La représentation c'est un mode de penser.

- C'est l'effet qui compte dans le fantôme. Ca m'a excité de croire que quinze mille travailleurs montaient le boul'Mich', le 10 mai. J'ai crié aux flics: "Vous êtes pris en sandwich. Vous êtes foutus!" Cela correspondait à mon désir, c'est ça que je voulais. C'est comme ça que le fantôme fonctionne. La question est: comment est-ce perçu par l'autre? Quel est l'effet? Pour la CdP le fantôme est une stratégie. Ils cherchent à obtenir un certain effet qui augmentera la combativité ( augmenter le désir de faire, comme la publicité veut augmenter le désir d'avoir ). En faisant circuler des fantasmes sur les luttes, les ML veulent en déclencher d'autres. C'est toujours l'histoire du détonateur de mai.

- Mais c'est débile de mettre comme ils les faisaient ce matin sur les murs de Nanterre LIBEREZ NICOUUD ET LE DANTEC; A force d'exalter les luttes dans la CdP, on n'y croit plus à leurs luttes. Minute met aussi en gros titre: LIBEREZ NICOUUD.

- Non les ML ne sont pas débiles. Ils ne mettent pas Nicoud et le Dante dans le même sac. Leur analyse du rapport de force avec la bourgeoisie est différente de la tienne, c'est tout.

- Les ML ont certains aspects débiles, mais ils font des actions très bien parties. Par exemple voler trente mille tickets de métro à Passy et les distribuer gratuitement à la gare Saint Lazare.

- Oui, mais c'est par hasard. Tout groupe peut de temps en temps faire des actions comme ça, qui sont mieux que d'autres, et se tromper plus gé-

néralement dans sa ligne politique.

- On a dit qu'on employait plus certains mots, par exemple "ligne politique" qui relèvent de l'idéologie stalinienne.

- Si des groupes comme certains ML font des actions comme celles des tickets de métro, c'est parce qu'il y a une concurrence entre les groupes gauchistes qui les force à faire "mieux que les autres". Ils se font de la publicité par ces actions. Le parallèle de tout à l'heure est juste. Il y a une manipulation pour vendre telle ou telle marchandise idéologique ou imposer tel ou tel mot d'ordre.

- C'est vrai que certaines actions exemplaires ont amené beaucoup de soi-disant anars ou autres à la CdP.

- Quand au triomphalisme des ML, il y a un bouquin de Georges Sorel sur ce phénomène. Si vous ne l'avez pas lu, vous n'y perdez rien. Sorel est le théoricien du triomphalisme. Il parle du "mythe ou l'on puise des forces" du mythe dynamisé.

- Le triomphalisme des ML fait écho, mais à l'envers, à l'Huma et au PC. Par exemple l'Huma "oublie" de parler de certaines actions ou bien les déforme et en diminue l'importance ( quand elle ne dénonce pas carrément les maoïstes comme des "fascistes" ). A ça la CdP répond en exagérant les mêmes actions et en les transformant en triomphes révolutionnaires.

- C'est donc faux de dire que le triomphalisme des ML est hérité du PC. Au contraire, il est une réaction contre le réformisme du PC. Le triomphalisme est un truc inventé par les cures. C'est manipulateur. Comme le stalinisme.

- Voilà en quoi il y a dépendance des gauchistes vis à vis du PC. En voulant encore se démarquer du PC, en s'intitulant "gauche révolutionnaire" ou "gauche prolétarienne" en opposition à la gauche traditionnelle et intégrée (PCF, SFIO, etc.) les gauchistes restent enfermés dans le cadre et dans le système de valeurs ( et de références ) de la bourgeoisie. Ils se situent à gauche de la gauche. Mais il ne suffit pas de toujours critiquer le triomphalisme des ML. Nous aussi nous avons des fantasmes. Par exemple, il y a six mois, nous étions à cinq ou six chez moi. Y téléphone tout excitée pour m'annoncer que Vincennes, Nanterre et les Beaux-Arts étaient occupés, que les flics allaient arriver, que l'atmosphère était formidable chez les copains et qu'il fallait y aller tout de suite. Nous on s'est regardé sans savoir quoi penser. Sans trop y croire mais en espérant quand même que c'était vrai. Moi je voulais y aller, moi Z dit: "J'ai faim, je vais d'abord bouffer." Il va au restaurant. On passe le chercher une demi-heure plus tard et on décide d'aller aux Beaux-Arts parce que Vincennes ou Nanterre a 11 heures du soir "c'est trop loin" (sic). En route on rigole, on s'amuse, on rapale des copains qu'on rencontre dans la rue et on arrive aux Beaux-Arts à une quinzaine. Crac! tout noir. Tout est complètement fermé; il n'y a pas un chat; pas un seul car de flics, rien. Zéro.

- En mai c'était le même phénomène tous les jours multiplié par cent. Tous les bruits couraient: les tanks étaient aux portes de Paris, des soldats mettaient la crosse en l'air, etc. On ne savait plus quoi penser. Et surtout le coup des quinze mille travailleurs qui montent le boul' Mich' la nuit du 10 mai.

- Moi je me souviens, je l'ai entendu ça et je l'ai repercuté, je l'ai hurlé. Ça m'a fait une joie formidable et je crois que ça a renforcé la combativité et la détermination des mecs. On a repris une barricade aux flics après.

- Pas d'accord. Ce genre de fantasme est le fait de certaines couches sociales qui espèrent que la révolution viendra d'autres couches sociales (les prolos qui "remontent le boul' Mich'"). Les couches sociales qui attendent tout du prolétariat ( petits-bourgeois, intellectuels et marginaux )

croient qu'elles ne peuvent pas avoir de lutte autonome. Si les fantasmes jouent un rôle degueulasse c'est parce qu'il n'y a pas d'analyse politique. S'il y en avait une, si on analysait la situation réelle, on verrait ce qui est possible et ce qui est impossible, et qu'il était impossible que 15.000 prolos remontent le boul' Mich' la nuit du 10 mai. L'extrême gauche est incapable de faire cette analyse des rapports de force, c'est pour ça qu'elle est débile. Elle sous-estime le potentiel de la bourgeoisie.

- D'abord ce que tu dis du "rôle degueulasse du fantasme" rest à prouver. L'inconscient n'est ni "bon" ni "mauvais". Le juger, le considérer de cette façon ne fait que refouler davantage ce qu'il cherche à dire. Le fantasme représente sur l'autre scène (l'imaginaire) ce qui est censuré par et dans la vie sociale. Ne pas en tenir compte c'est encore de la censure. Or, pour débloquer le "mouvement" il faut arriver à comprendre un certain nombre de choses ( dont les fantasmes individuels, de groupe ou de classe ) fonctionnent. Ceci dit je suis d'accord avec toi pour dire que les militants aliénés, les gauchistes méconnaissent terriblement le système social contre lequel ils luttent. Leur carence est évidente.

- On ne sait pas ce que veut dire "Révolution" dans leur bouche. Ils ne savent pas ce que sont les rapports de production actuels, donc comment les foutre en l'air. Ils ne comprennent rien au capitalisme.

- Mais ils croient le comprendre, d'où leurs conneries.

- C'est ça. La CdP est volontariste pour cette raison là. Il paraît qu'ils préparent un texte d'analyse théorique du capitalisme. On verra bien. Quant aux trotskystes ils ont un bagage d'analyses qui correspond au 19ème siècle. Leur idéologie masque complètement la réalité sociale. Elle ne s'applique pas du tout à la société actuelle, mais au passé. Ils parlent des classes moyennes, des intellectuels, des producteurs, etc. et leurs analyses n'ont pas changé depuis des siècles. Le programme de transition est poussiéreux.

- Quant aux anars, ça ne vaut guère mieux. Le Monde Libertaire, la Rue, tout ça ce n'est même pas du 19ème siècle mais du 18ème siècle. Quant à NR, à la dernière réunion générale il a été aussi constaté une stagnation épouvantable. Un ronron soporifique. Où sont les analyses des anars, y compris les tiennes? On aimerait bien les entendre.

- Je suis contre l'idéologie du neuf. Il n'y a rien de neuf, rien qui n'était pas déjà là dans le mouvement ouvrier.

- Encore un cliché.

- Pas du tout. Je critique l'idéologie théoricienne des petits groupes isolés qui font de la "recherche théorique". Re-écrire le Capital? Aujourd'hui ça ne peut être qu'une tâche collective, de plusieurs groupes coordonnées, chacun analysant un objet ( les classes sociales, l'idéologie, etc.) et mettant tout en commun. L'homme seul dans son coin c'est fini.

- Par exemple le travail de l'IS est important. La revue, les bouquins de Vareigem et de Debord. On a l'impression qu'il y a une élaboration collective très utile.

- C'est sur ce mode là que la recherche théorique doit être faite. Sans quoi on tombe sur des analyses comme celles du CRK qui n'étaient pas pratiques. Tout travail théorique doit être fait à partir et sur l'état dans lequel on est, c'est-à-dire à partir de notre pratique. Faire des analyses économiques et globales de la société, ça ne sert à rien. C'est pas ça qui fera démarrer une lutte. Un travail théorique révolutionnaire ne peut pas essayer de se penser en dehors de notre réalité vécue, de notre situation concrète.

- Travail théorique de qui et pour qui? Dans quel but? Si on ne détermine pas cela avant, à quoi ça sert?

- Ce n'est pas parce que la majorité des mecs dans une usine auront une conscience révolutionnaire qu'ils y prendront le pouvoir ou qu'ils lutteront. Les intellectuels pensent qu'il suffit d'avoir la conscience pour que la révolution se fasse. Si le rapport de force n'est pas favorable, même si tous les exploités ont une conscience révolutionnaire, cela ne changera rien.

- Tu divises toujours tout en deux; tu sépares en deux versants une même chose, une même lutte. La lutte pour la conscience et la lutte sociale ne sont pas séparables ou plutôt c'est la bourgeoisie qui sépare le "spirituel" du "social", le "culturel" du "politique". Et toi tu penses sur ce modèle là, qui est aliéné et partiel. Après mai, on aurait cru que tous auraient compris la nécessité d'une transformation qualitative globale de qui nous sommes et de la société où nous sommes. Toi tu sépares l'âme du corps, comme les curés. Quand on parle de conscience révolutionnaire on veut dire conscience de ce qui est nécessaire pour que la révolution se développe et se généralise. En mai ça voulait dire (pendant la grève générale et l'occupation des usines): conscience de ce que le mouvement avait déjà accompli (comme transgressions) et de ce qu'il fallait encore faire pour donner le coup de grâce au capitalisme. Aujourd'hui ça veut dire: conscience d'où nous sommes et de ce dont il s'agit dans cette crise sociale, où et comment y intervenir efficacement pour abattre le capitalisme et créer autre chose.

- A Nanterre, le 22 n'est pas né comme ça, par hasard. On a mis des années pour dépasser la merde universitaire. Les analyses ne produisent pas forcément des résultats immédiats. Quelques fois elles déclenchent des actions à retardement, beaucoup plus tard.

En tout cas, il est certain que l'initiative politique n'appartient plus à un groupe politique tel ou tel, ML ou anar ou n'importe quoi.

- C'est vrai que la violence révolutionnaire s'est généralisée. Elle est utilisée par des couches sociales différentes (paysans, commerçants ouvriers, camionneurs, lycéens, étudiants, etc.). C'est relativement nouveau et c'est par mai que cela a été déclenché, libéré. L'article sur Violence révolutionnaire ou délinquance (dans le numéro spécial de l'Idiot) l'explique correctement. La violence n'est plus un moyen, c'est une réalité sociale. Elles est partout. Il y a des manifestations violentes en province, des sabotages, des transgressions de plus en plus libératrices. Ce sont justement ces "nouvelles formes de délinquance" que la loi de Pompidou veut essayer en vain de réprimer. C'est la aussi, que se situe la scission entre les groupes, la coupure.

- Legalistes d'un côté, illégalistes de l'autre. Mais les illégalistes sont de plus en plus forts en dehors des organisations traditionnelles et "politiques".

- Ce qui caractérise l'époque actuelle ce n'est pas la cybernétique ou le voyage dans la lune ou je ne sais quoi. C'est la violence révolutionnaire généralisée. Ce qui importe, c'est la position subjective des luttes. C'est pour ça que je dis que ce n'est pas la ligne politique qui détermine les mecs; au fond c'est quelque chose d'autre. Le désir peut-être. A Vincennes, l'an dernier, j'ai vu ce que c'était que les ML. Voilà, ça m'a dégoûté. Je ne me remettrai jamais là-dedans. Ça m'a été utile. A la CdP on s'engage comme dans l'armée. Il y a des soldats et des officiers. Les militants sont traités comme des soldats. Voilà ce que c'est que le "parti révolutionnaire". Par rapport à cette dégénérescence, le texte de VIR est très différent. Certains ML ont eu une évolution très importante depuis les CVB, depuis mai (ils ne sont pas tous retournés au giron maternel). Quand on critique les ML on a tendance à ne pas tenir compte de cette évolution, de ce processus transformateur. La critique est figée, tandis que VIR évolue, le CdeB de Censier aussi.

- Qui, cette évolution est importante, tandis que le groupe NR, par exemple, stagne et se répète les mêmes conneries depuis des années. Les groupes NR sont bloqués, coincés, fermés sur eux-mêmes. On croit en sortir en critiquant les autres groupes, mais le nôtre n'avance pas. Il ne fait rien d'intéressant. De l'activisme bête ou du redoutage.

- Je ne suis pas d'accord pour en parler comme ça. Notre merde est différente de celle des autres. On n'est pas dans la même merde que les ML ou les trotskards.

- C'est vrai que les gauchistes n'ont aucune idée de comment fonctionner le capitalisme, donc de comment le combattre efficacement. C'est pour ça qu'ils en sont encore à faire des meetings contre la répression.

Quand nous accusons la fausse conscience de "bons gauchistes" qui accusent les "illégaux" d'être des "mauvais militants" voire des "provocateurs" des "fous" des "délinquants" - reprenant ainsi exactement les arguments de Marcellin, Seguy ou de Descamps - nous voulons souligner l'incapacité des gauchistes en général à sortir du petit monde hiérarchisé, ordonné, super-rationnel et figé de la politique spécialisée (de la politique pour spécialistes). De leur incapacité aussi à expérimenter des modes d'action, d'organisation, de vie, de penser inhabituels, bref de leur impuissance à se remettre en question et à se transformer. Et comment remettre en question réellement la société où l'on vit dans d'abord se remettre en question soi-même?

- La critique théorique doit nous aider à capitaliser les actions qu'on a faites et celles que les autres ont fait. Sinon ça ne sert à rien. Donc dans les compte-rendus de discussion il faut interpréter et pas seulement rapporter ce qui a été dit comme un magnétophone. Il faut faire circuler ces compte-rendus dans d'autres groupes et discuter avec eux. Ces compte-rendus subjectifs sont faits pour provoquer un approfondissement et un échange.

- Plusieurs copains l'ont fait déjà. Ça intéresse pas mal de copains, lycéens notamment.



N.B. CEUX QUI VEULENT TENDRE PART AU DEBAT  
PEUVENT Ecrire à I.C.O. - CHEZ P. BLACHIER  
190<sup>BIS</sup> RUE LABOIS-ROUILLON, PARIS 19<sup>S</sup>



QUELQUES REFLEXIONS

Depuis mai 1968, la situation a fortement évolué au sein des groupes révolutionnaires ou prétendus tels. Dans une première période, qui, en gros, a recouvert la première année suivant les "événements", l'ensemble du mouvement a vécu dans l'attente d'un déclenchement des opérations. Fin juillet 1968 le mot le plus généralement entendu était: "comme toujours la révolution aura lieu en octobre". La rentrée universitaire paraissait pleine de promesses. Puis par la suite chacun attendait mai 1969. Mais cet anniversaire passé, il devint clair pour tout le monde que l'histoire ne se reproduit jamais deux fois de manière identique et qu'il est vain d'attendre la répétition de faits et d'actes déjà dépassés.

Cette situation s'est traduite à l'intérieur des facultés par l'abandon progressif de l'intérêt des étudiants pour la lutte. La plupart d'entre eux retombèrent dans les illusions réformistes. Le temps s'écoulant, ces illusions elles-mêmes s'entapèrent quelque peu et font place à une sorte de dégoût et de mépris. Les affiches ouverts et affichés. L'étudiant se rend compte que son passage dans les facultés ne lui ouvre pas (s'il l'a jamais fait) l'accès aux couches supérieures de la classe dominante, et le plus souvent il y voit simplement le moyen de retarder son entrée dans le monde de la production. Ses études lui apparaissent comme une méthode de prolonger la vie dans la "liberté" de l'adolescence. Telle est la forme idéologique de la condition matérielle des étudiants. Il faut dire que cette situation n'a rien de déprimant pour la classe dominante elle-même. Si on organisait sérieusement une sélection, le résultat en serait l'afflux sur le marché du travail d'un nombre important de jeunes et par conséquent une croissance dangereuse du chômage. Au contraire, le maintien des étudiants en faculté, sorte de prime de chômage, a deux avantages: il permet de reculer cet afflux et de garder cette masse comme une menace pour les autres travailleurs de voir arriver de nouveaux concurrents sur le marché, et par ailleurs de concentrer dans de véritables ghettos des contestataires de tout poil. Au bout d'un certain temps, les étudiants auront bien fini par apprendre quelque chose de plus ou moins utile et, l'âge aidant, se seront calmés et seront plus aptes à être dirigés.

Pendant ce temps les étudiants politisés se trouvaient réduits à une quasi impuissance au sein des facultés. Tolérés sans doute et plutôt avec sympathie, ils n'entraînent ni ne touchent la masse des étudiants. Dans une telle situation la groupuscularisation ne pouvait aller qu'en s'accroissant. Divisés parce que faibles et se divisant de plus en plus, les étudiants devaient voir s'accroître les divergences entre eux. Faute de pouvoir se traduire par une action réelle sur les choses, les divisions devaient prendre la forme idéologique de la radicalisation des positions de principe. Il est juste de dire que se faisant un certain nombre de problèmes politiques fondamentaux se sont trouvés posés et qu'il en est résulté des cassures profondes dans le mouvement ouvrier.

La première rupture fondamentale est lieu lors de la campagne pour l'élection présidentielle. Alors que Bouge n'hésitait pas à présenter un candidat, l'AJS se bornait à soutenir Duclos, les autres groupes massés ou rassemblés sur un intermédiaire plus ou moins conique à Vincennes pour certains d'entre eux, se prononçaient contre les élections reconnues à juste titre comme une des armes classiques de la bourgeoisie pour intéresser et intégrer l'ensemble de la population à ses affaires. Cette rupture fondamentale consécutive, et il est bon de souligner que sur ce point les groupes léninistes, qui s'étaient prononcés contre la participation électorale, rompaient avec un point très important de la doctrine de leur maître, d'autres allaient mécaniquement suivre dont nous constatons les effets aujourd'hui.

Cette vue à court terme est possible grâce à l'existence des grandes écoles. A long terme, la classe dominante ne peut se désintéresser du problème des futurs éducateurs (instituteurs, professeurs) formés dans une université contestatrice.

Tous les groupuscules se retrouvaient cependant sur un point: il fallait sortir des facultés, du ghetto où on voulait les enfermer. La marche au peuple devint le mot d'ordre général. Restait à déterminer comment on marcherait. La marche au peuple exige que le peuple réponde à cet appel. Or, actuellement le "peuple" est toujours bien tenu en main et par le PC (ce dont on parle souvent) et par les gaullistes (que l'on a trop tendance à oublier). Ceci ne veut pas dire que le peuple ne s'oppose ni au PC, CGT ni au gaullisme, mais qu'il ne le fait que de manière sporadique et temporaire, juste pour des actions limitées, dans des situations concrètes. De ce point de vue la lutte de classe en est restée à un niveau très bas sans comparaison avec ce qui a pu exister avant-guerre.

Il est cependant indéniable que ces actions limitées prennent un caractère plus violent, plus "sauvage" qu'autrefois. Cet état de fait inéluctable ne peut être considéré comme accidentel: il résulte de l'évolution du système capitaliste lui-même. Sa réorganisation, sa concentration plus poussée, la destruction nécessaire des anciens lieux de concertation (parlements etc..) l'intégration plus poussée, ne laisse aux producteurs et aux autres couches de la population écrasées par cette évolution, que la ressource des révoltes brutales que le pouvoir ne peut que réprimer par la force. Déjà cette période se développait avant mai 1968, qui apparaît de ce point de vue comme un point culminant qui devait déboucher une certaine situation. Les travailleurs n'hésitent plus à entrer dans une grève sauvage, à déborder les syndicats, à sequestrer les patrons, les petits commerçants à affronter violemment les flics, les camionneurs à bloquer les routes etc. tout comme les étudiants n'avaient pas hésité à se battre en mai 1968.

Face à cette situation, la réaction des étudiants politisés a été de deux types.

Pour les uns, suivant le schéma traditionnel, il fallait poursuivre l'action politique habituelle: entrer dans les syndicats pour les transformer, les rendre plus durs, faire l'alliance politique avec des parties voisines, etc. D'un certain point de vue, ils répondaient au souci d'une certaine partie des gens. Ceci explique le succès relatif de ce type de gauchistes dans certaines entreprises (l'AJS avec ses CAO, l'Union ouvrière, voire Front Uni). Une certaine radicalisation de la lutte revendicatrice se trouvait de mise.

Pour d'autres, la création d'un nouveau syndicat pur et dur s'imposait ou s'impose. Mais les expériences faites à ce sujet furent sans lendemain. Tant qu'il s'agit d'un syndicat, pense la masse des travailleurs - d'ailleurs elle-même peu syndicalisée - autant garder les anciens.

Pour les derniers enfin, l'analyse du fait syndical, ou plutôt de son rôle négatif, est faite. Enfin on ne parle plus, ou presque plus, de trahison des organisations syndicales, mais on les considère comme liées au système du capital et, en tant que telles, comme des instruments d'intégration. Remarquons qu'il manque souvent dans ces analyses la contre-partie dialectique: dégager en quoi les syndicats restent utiles à la classe ouvrière dans sa vie quotidienne. En ne le dégageant pas, l'analyse exacte du rôle des syndicats vis-à-vis du capital reste partielle et ne permet pas de comprendre l'attitude des travailleurs et la facilité avec laquelle les organisations syndicales récupèrent tout mouvement sauvage, en faisant consacrer par la loi les avantages acquis.

Mais la position vis-à-vis des syndicats, la reconnaissance de leur rôle négatif dans la lutte révolutionnaire, l'inutilité de vouloir les transformer ou de les utiliser, a constitué la seconde rupture au sein des étudiants politisés. Soulignons que là encore le refus de participer à toute activité syndicale signifie pour les groupes léninistes qui l'ont adopté une rupture fondamentale avec l'enseignement de leur maître.

Une rupture

analogue avec d'anciens modes de pensée, se produit également chez les anarchistes qui ont bien voulu reconnaître que l'anarcho-syndicalisme ne signifie plus rien.

Dès que la voie syndicale d'action était <sup>et l'autre</sup> rejetée, la rupture entre "gauchisme légal" (ou mieux institutionnel) était consommée. Elle l'était de manière définitive, indépendamment des positions qui pouvaient être prises sur la violence elle-même.

Le problème de la violence a toujours exercé une véritable fascination sur les intellectuels des pays avancés. Pour eux le plus souvent, le mot action ne prend de sens que s'il s'accompagne de l'adjectif "violente", et l'action violente signifie affrontement avec la police, brutalité etc. A la suite de mai 1968 où les bagarres dans la rue ont joué un rôle non négligeable de déblocage, beaucoup en sont venus à considérer la violence comme un but en soi. Au lieu de voir dans la violence brutale qui se déroule actuellement la traduction d'une situation inéluctable, la preuve de la nécessité pour certaines couches sociales de faire entendre leur voix dans le système (étudiants, commerçants, voire ouvriers) il y voit l'action contre le système dans toute sa pureté. Si on adopte ce point de vue soviétique, on aboutit très vite à la plus grande des confusions politiques: celle de définir au nom de la violence, des alliances entre des classes et des couches sociales dont les rôles dans le système du capital sont pour le moins disparates. C'est cette position fondamentale irréfléchie vis-à-vis de la violence qui explique que la GP et autres maos préconisent des accouplements monstrueux entre ouvriers et petits commerçants.

Sur ce point se dessine une nouvelle rupture, celle qui doit voir enfin dans la violence autre chose qu'une fin en soi, à une conception plus profonde de la violence révolutionnaire. C'est ce point que je veux développer plus avant.

C'est une banalité de dire que la société bourgeoise exsude la violence par tous les pores. Non seulement la violence se manifeste exaltée ou blâmée à tous les niveaux de la culture, mais elle se retrouve dans la vie de tous les jours, où elle est devenue si habituelle qu'elle en paraît normale. La flaque de sang fait partie du décor de la vie quotidienne. Les accidents du travail ou d'auto, véritables assassinats, s'intègrent naturellement au destin, ne rencontrent que l'indifférence générale et se révèlent objectivement comme un moyen de mise en condition à la violence la tente. Pour ne pas parler des guerres passées dont le souvenir continue de marquer les générations, souvenir et aussi perspectives que viennent raviver les images des massacres et des génocides des guerres actuelles. Mais face à ce conditionnement à la violence bourgeoise se développent, comme un sous-produit, des réactions, soit individuelles soit collectives, qui s'opposent à l'état de choses bourgeois: attentats, grèves, manifestations sauvages, insurrections etc. La multiplicité et la diversité de ces réactions prouvent qu'il s'agit de phénomènes inéluctables, et la vérité du slogan: on a raison de se révolter.

Mais face à l'inéluctabilité de ces révoltes, l'attitude de beaucoup de camarades n'est pas d'aller plus profondément dans les choses ni mais de faire leur la phrase du président Mao: "le pouvoir est au bout du fusil". Ils en construisent toute une théorie de la guérilla urbaine dans les pays avancés dont le moins qu'on puisse dire est que sa fondation ne semble pas très assurée. Cette théorie n'est qu'une illustration d'un romantisme de la violence.

Pour un premier groupe, de loin le plus nombreux, celui de la GP, la phrase "la lutte armée est pour demain, pour ne pas dire aujourd'hui". D'où ces opérations de commande, ces tentatives de soulever telle ou telle usine, ces proclamations triomphalistes de la CdP. Il est tout à fait remarquable qu'aucune position théorique véritable, aucune définition des buts recherchés ne se trouvent dans la GP (pas plus d'ailleurs que chez les autres maos). On pourrait dire que de ce point de vue, ils rejoignent les révises (les vrais ceux d'avant 1914) qui disaient avec Bernstein: le but n'est rien, le mouve-

ment est tout.

La GP a incontestablement une force d'attraction considérable sur tout le monde y compris les anars ou conseillistes bon teint. Chez nous tous, intellectuels, existe l'admiration pour le coup de main bien fait, l'exposition de sang froid à la répression, le sacrifice de soi, etc. Le métier d'intellectuel ne prédisposant pas spécialement, au contraire, au courage moral, chacun se sent attiré par les types "gonflés", et se sent prêt à leur accorder un satisfecit politique, comme si le courage physique était en soi une preuve de vérité politique. A ce compte il faudrait soutenir les nazis et les fascistes, ou les bolchéviques de la belle époque, incontestablement gonflés.

Sur ce point doit se consumer une nouvelle rupture. Pour un certain nombre de camarades maos ou quasi-maos, l'analyse de la GP est erronée. Ce n'est pas qu'ils mettent en question la phrase "le pouvoir est au bout du fusil" mais simplement qu'ils estiment que la période historique n'est pas encore arrivée à ce stade. Ce faisant ils se trouvent rejetés qui pensent que la violence révolutionnaire n'est pas essentiellement la lutte armée, même si celle-ci peut devenir inévitable.

Il est donc nécessaire de se poser la question: Qu'est-ce que la violence révolutionnaire? De la réponse que l'on donne à cette question dépend forcément le style d'actions que l'on veut mener.

La violence révolutionnaire c'est essentiellement l'opposition de la classe des producteurs face à la classe bourgeoise, c'est à dire celle qui détient les moyens de production soit individuellement soit collectivement. Cette violence s'incarne finalement dans la dépossession de la classe bourgeoise et l'appropriation des moyens de production par les producteurs eux-mêmes.

Du point de vue de cette violence révolutionnaire, la fixation des cadences par les ouvriers eux-mêmes, (comme certaines tentatives italiennes), sont cent fois plus violente que tout affrontement avec les CRS, tout simplement parce que cet acte transcende la rationalité bourgeoise et voit plus loin que la société actuelle. Au contraire la lutte des partisans, les bagarres, etc restent dans la rationalité du système.

D'une manière générale toute tentative, aussi faible soit-elle, d'organiser la production par et pour soi est beaucoup plus violente que toute destruction de machine ou sequestration de directeur d'usine. Que cette organisation de la production par et pour soi ne puisse faire l'économie des séquestrations ou éventuellement d'une lutte armée, est une évidence, mais le combat révolutionnaire que nous pourrions mener dépend essentiellement de fixer la partie que nous désirons accentuer.

Si nous mettons l'accent en premier lieu sur la lutte armée, si nous voyons dans la transformation sociale une simple "prise du pouvoir", alors les vieux arguments léninistes sont irréfutables. La bourgeoisie présente face à la classe productrice montante un front uni, un commandement uni et nous devons lui opposer nous mêmes un front uni. Face aux stratèges bourgeois doivent se dresser des stratèges "populaires" et comme faire la guerre, fut-elle de partisans, est une opération qui demande une décision chaque instant il faut installer un groupe dirigeant qui doit décider de tout et qui ne rendra des comptes, s'il en rend, qu'au cours de révolutions plus ou moins culturelles.

De cette courte analyse ressort nettement le caractère ultra-léniniste, dans ses conséquences au niveau du principe de l'organisation, de la phrase "le pouvoir est au bout du fusil". Qui plus est, on voit clairement son caract-

(\*) Individuellement <sup>exhausti</sup> dans le capitalisme occidental, collectivement dans le capitalisme d'Etat des prétendus pays socialistes quels qu'ils soient.

tère bourgeois et même quasi-fasciste, stalinien, qui mène en droitt ligne au culte du chef, au respect de ses décisions, à l'obéissance perinde ac cadaver, fut-ce à la pensée dudit chef.

Cette position qui restitue une des divisions fondamentales du monde bourgeois, celle des dirigeants-dirigés, est particulièrement adaptée aux pays arriérés où le capital national n'est pas encore formé. Elle a fait ses preuves d'efficacité dans la Russie de 1917 puis dans la Chine de 1946. Dans les deux cas elle a permis d'installer le capitalisme d'Etat, dont elle était une préfiguration avec sa division entre ceux qui savent et pensent et le reste. Il faut cependant remarquer que dans l'un et l'autre cas le système dominant s'était trouvé affaibli par une guerre extérieure (Allemagne dans le cas de la Russie, Japon dans celui de la Chine) entraînant un ébranlement de l'appareil d'Etat. On peut aussi noter que tous les autres pays où le fusil ait réussi à triompher du pouvoir sont certaines anciennes colonies françaises et Cuba. Dans ce dernier cas, l'action de Castro bénéficia, au moins dans un

premier stade, de l'aide ou de l'accord tacite d'une certaine frange du capital américain. Dans le cas des colonies françaises, la nécessaire décolonisation, c'est-à-dire un changement dans la manière d'exploiter tel ou tel pays arriéré, n'a pu prendre la forme qu'elle a connue dans les colonies anglaises par exemple, par suite de l'imbecillité de la bourgeoisie française, répugnant toujours à perdre un peu sur le moment pour gagner davantage plus tard. En Indochine, comme d'ailleurs en Algérie, l'occupant français s'est trouvé déchiré, face à l'insurrection (incontestablement plus conséquente et développée au VN) entre le désir d'abandonner et celui de décrasser la révolte à fond comme au bon vieux temps. Dans les deux cas l'aide extérieure (japonaise, américaine, chinoise nationaliste, puis russe et chinoise populaire ensuite pour le VN, américain et arabe dans le cas de l'Algérie) n'a pas été sans influence sur l'évolution des conflits; tout comme la rivalité entre les divers états capitalistes et les intérêts économiques. Au contraire l'OAS, mouvement de guerilleros incontestablement "populaire" et comme un poisson dans l'eau au sein de la population européenne d'Afrique du Nord, n'a pu faire triompher son point de vue dès que la classe dirigeante française, forte et non en décomposition, et ayant fait son choix, s'est décidée à l'imposer.\*

La théorie du "pouvoir au bout du fusil" s'applique donc tout au plus aux pays arriérés, car, par sa similitude avec le système hiérarchique, par le fait que la lutte armée permet de former les cadres de la société future, que la lutte de partisans permet une "démocratisation" à l'échelon local avec une centralisation à l'échelon général, elle est adaptée à la transformation de la société féodale au capital d'Etat, au remplacement des vieilles classes dominantes par les nouvelles. Sans doute l'écrasement de la vieille mentalité féodale et le passage de l'ensemble de la population à la mentalité capitaliste moderne ne prend pas le même visage dans les différents pays. Elle ne se fait pas sans heurts: Résistance des divers couches aux nouvelles relations sociales (par exemple des paysans à la "socialisation" des terres), procès de Moscou (c-à-d; destruction d'une certaine clique bureaucratique se tenant une position déterminée et dispersée sur le paysannat (Boukharine)) révélation culturelle (c-à-d. pour autant qu'on en puisse juger, introduction de la pensée occidentale par l'intermédiaire de celle d'un génial vulgarisateur adaptateur, nécessaire pour créer les cadres subalternes nécessaires à une industrialisation plus poussée, réarrangement des diverses couches bureaucra-

(\* Cette allusion à l'OAS a fait sursauter beaucoup de camarades. Si on veut bien relire le passage, on verra qu'il n'y est fait aucun amalgame entre l'OAS et les mouvements révolutionnaires actuels. Volontairement on a fait abstraction de beaucoup de facteurs pour insister sur les limitations de la violence et contraindre ainsi à la réflexion. De toute manière tirer le bilan de l'OAS ne serait pas sans intérêt pour les révolutionnaires, ne serait-ce que du point de vue technique.

tiques, etc.)\*

Ces quelques lignes ne font qu'effleurer le sujet. Il faudrait y revenir plus longuement car la clarification des idées et la détermination des différences entre les groupes léninistes et les autres passent nécessairement par une critique des régimes russes, cubains et chinois.

Si, pour en revenir aux pays avancés, c'est-à-dire développés du point de vue du capital national, on voit dans la violence physique et dans la lutte armée éventuelle un sous-produit de la violence plus profonde que constitue la lutte de classe pour l'expropriation de la classe bourgeoise, la position face à la situation actuelle et future prend une tout autre forme.

On reconnaît d'emblée que le changement de mentalité des producteurs est fondamental et que le rôle de toute "organisation" révolutionnaire est de faire tout son possible pour aider à ce changement de mentalité. Sans doute celui-ci se fait-il essentiellement dans les luttes des producteurs eux-mêmes et est-il vain de vouloir susciter un tel changement, surtout lorsque les conditions "objectives" matérielles n'y sont pas. Mais le rôle idéologique né-gatif ou positif, pour la prise de conscience n'est pas négligeable. Populariser les luttes réelles de producteurs, montrer en quoi elles rompent avec la tradition bourgeoise, souligner leur côté promoteur d'une organisation nouvelle de la société, tel est finalement le travail d'un groupe qui se veut véritablement révolutionnaire. Il ne s'agit pas de se constituer en avant-garde détenant la vérité et cherchant à l'imposer à l'ensemble des producteurs mais, simplement, de saisir l'écho d'un ensemble de réflexions et de pratiques des membres du groupe, réflexions et pratiques qui font elles aussi partie de la lutte de classe. Cette popularisation ne signifie pas l'utilisation unique de moyens "pacifiques", ou la simple réflexion théorique dans un article.

Parfois une action ponctuelle peut jouer un rôle important dans la prise de conscience, voire plus important (par exemple la vol et la distribution des 30.000 tickets de métro peut jouer un rôle dans la prise de conscience de l'absurdité du système de transport urbain etc.) Ce qui est essentiel pourtant c'est de garder présent à l'esprit que nos actions, nos prises de position, ne sont qu'une toute petite partie du processus social, qui le plus souvent n'est d'importance que pour nous-mêmes. C'est pourquoi il est essentiel de ne pas s'enfermer dans un type d'action, dans une forme organisationnelle, dans la surenchère avec les autres groupes existants.

Mais ceci nous entraîne sur le terrain de "l'action révolutionnaire" qui ne peut être sérieusement examiné avant d'avoir dégagé certaines caractéristiques du mouvement des producteurs dans la prise en main de la réalité sociale, caractéristiques qui dépendent du développement des luttes.

En fait, et pour adopter un raisonnement "triphasé" dans le style des mao, nous pouvons distinguer trois phases dans le processus révolutionnaire; trois phases qui s'étendent sur de nombreuses années, car la révolution elle-même, si elle est une accélération et une transformation qualitative de l'histoire, ne saurait se réduire à un quelconque grand soir, fut-il le plus long de l'année. Ces trois phases correspondent à trois niveaux différents,

a) Dans la première phase, le producteur se rend compte qu'il est exploité. Cette prise de conscience est maintenant quasi faite par tous. Presque toujours le producteur trouve qu'il est exploité même si les facteurs d'intégration jouent pour le lui faire oublier et si, le plus souvent, il estime que cette exploitation est normale et cherche à entrer dans la catégorie des exploités.

b) Dans une deuxième phase, le producteur se rend compte qu'il est exploité en commun avec les autres producteurs, c'est-à-dire qu'il fait partie d'une classe exploitée face à une classe exploitrice. Cette deuxième prise de conscience existe pour le moment à l'état latent. Le plus souvent elle est marquée par la phraseologie syndicale-stalinienne. Elle s'accroît et devient manifeste lors des luttes collectives, grèves, émeutes, etc., où la solidarité des producteurs face à l'ennemi commun commence à s'affirmer.

(c) Il est bon de noter que ces heurts ne sont pas sans danger pour la classe dominante. La révolution culturelle a laissé des séquelles, comme le montrent les fusillades de "gardes rouges" qui n'acceptent pas la "normalisation", ayant pris pour argent comptant les déclarations des dirigeants passés ou à venir.

c) Dans la troisième phase enfin, le producteur se rend compte qu'avec sa classe, il peut transformer la société et supprimer l'exploitation. Cette dernière phase, (qui ne peut prendre place que dans des pays avancés pour de simples raisons "objectives", matérialistes) est de loin la plus difficile et de fait, historiquement, elle n'a jamais été atteinte. Tout au plus avons nous assisté à quelques balbutiements. C'est en effet cette tâche est une tâche formidable, non seulement du point de vue de la contre révolution qu'elle risque de déclencher, mais aussi et surtout parce que la société capitaliste a atteint un tel degré de complexité qu'il paraît impossible de la maîtriser par soi et pour soi.

Il est d'ailleurs symptomatique et normal que tandis qu'il existe des groupes politiques et des théories politiques correspondant aux stades a) et b), ceux correspondant à la dernière phase n'existent pas ou pratiquement pas. Les théories qui existent consistent à ressortir avec une sauce plus ou moins réchauffée et pimentée, les vieilles conceptions social-démocrates du siècle dernier, selon lesquelles la transformation sociale s'incarne dans la "prise du pouvoir" par des organisations "ouvrières" du style syndicat ou parti. Loin de se poser le formidable problème qui correspond à la gestion de la production et de la distribution par les producteurs associés, libres et égaux, à la domination du travail par l'homme, à la nécessaire intégration et domination des compétences techniques, à la transmission des connaissances, la plupart des "penseurs" se bornent à contempler ou rapetasser des vieilles lunes. Pour la plus grande partie, la société socialiste sera réalisée dès que les gens compétents seront en place, surtout si on a soin de faire de temps en temps quelques petites révolutions culturelles; qui remettront les vraies compétences à leur vraie place. Pour une petite frange, réapparaît le mythe du "bon sauvage", du producteur isolé, réconcilié avec son travail en tant que travailleur isolé produisant pour ses besoins propres, quand ce n'est pas simplement la négation totale de tout travail, devenu non nécessaire grâce au développement ( par qui?) d'une automatisation imaginaire, et qui dans la réalité équivaut à prôner le retour au temps des cavernes. D'autres enfin partisans des "conseils ouvriers", dont ils ne précisent jamais le contenu, et qui sont leur tarte à la crème, leur Deux ex machina, comme le parti ou la démocratie pour d'autres.

Sans doute comme l'ont indiqué les premières expériences historiques, la forme "conseils" semble être celle qui assurera la production et la distribution dans la société nouvelle, celle qui permettra de développer la solidarité de tous les producteurs et de faire entrer dans les faits la satisfaction de l'égoïsme de chacun par la satisfaction de l'égoïsme de tous. Mais on ne peut évacuer le problème que constituera leur fédération et leur coordination. Le seul essai de solution de ce problème sur le plan théorique est la brochure des camarades hollandais: Principes fondamentaux de la production et de la distribution communistes ( à paraître bientôt en français ), mais qui reste à un état embryonnaire. Même remarque en ce qui concerne le livre de Pannekoek sur les conseils ouvriers.

Tant qu'une solution, au moins esquissée, de ce problème n'existera pas, on ne pourra pas s'étonner de voir les militants les plus conscients qui ne peuvent se satisfaire de rester dans les stades a) ou b), aux prises avec une sorte de "merde" ne sachant que faire! L'action de tout groupe révolutionnaire passe par la réflexion théorique. L'absence de cette réflexion est l'image de la faiblesse de la lutte de classe fondamentale dans la société.

Cette réflexion théorique doit prendre des formes multiples, parce que la tâche à réaliser est immense et de formes multiples comme la vie. C'est pour quoi il est essentiel que, de par le monde, existent des milliers et des milliers de groupes antennes, se posant sérieusement les problèmes de la réflexion théorique et de l'action pratique. Autant de réflexions différentes, d'actions différentes, bien loin de la ligne politique juste et unique chère à tous les léninistes vrais ou déguisés, et qui est l'image même de la sclérose

et de la mort bourgeoises. Ceci n'entraîne pas une dispersion dans la lutte bien au contraire, mais une tentative d'appréhender la réalité sociale et la reconnaissance de ce que la transformation sociale sera l'oeuvre des producteurs eux-mêmes, que la lutte essentielle se mène sur le lieu de production.

Les groupes existants n'ont aucune raison d'avoir une forme déterminée à l'avance, de calquer un modèle défini, d'exister pour l'éternité. Dissolutions, réformations, réamalgamations, fusions, essaimage etc.. doivent se faire. Tous sont la condition du progrès, tout comme la confrontation des idées et des expériences, des actions de chaque groupe ou de chaque individu, tout comme également les actions ou les réflexions en commun de divers groupes ou individus. C'est ce qui s'est passé dans les périodes révolutionnaires de Russie d'Allemagne ou d'Espagne ( voire de Chine pendant certaines phases de la révolution culturelle ) où la floraison des groupes autonomes était à l'image de l'ébullition sociale.

Le problème de "l'organisation politique" ne peut donc être posé a priori. L'organisation c'est comme l'amour, ça se fait d'abord, on en parle après si on en a envie. Comme l'amour elle doit prendre des formes multiples. Point n'est besoin de se fixer de gardes fous. L'important c'est de ne pas se fixer de fétiches, de rester modeste et de se voir comme une partie ni plus ni moins essentielle que d'autres dans le développement social, de se rendre compte que si l'on transcende la société bourgeoise sur certains points, on reste encore déterminés par elle sur beaucoup, de se rechercher dans la mesure du possible que des actions qui avant tout cherchent à développer la conscience de classe et la nôtre du même coup, à soutenir l'action autonome des masses. Par le développement de notre conscience, nous pouvons participer au développement de la lutte sur notre lieu de travail, avec nos camarades producteurs. Aucun lieu de la société n'est privilégié. La lutte contre la société bourgeoise doit se dérouler à tous les niveaux.

"Nous ne sommes pas perdus et nous vaincrons si nous n'avons pas désespéré d'apprendre."

## PEUT-ON UNIFIER LA GAUCHE REVOLUTIONNAIRE ?

-2-

A- A travers la critique de la récente action à Nanterre, de la bagarre avec les flics et de la trêche sauvage, il y a dans les différents groupes une relative mise en question des fétiches théoriques et un clivage entre gauchisme légal et gauche révolutionnaire. Chez certains maoïstes il y a une critique de l'ultra-léninisme, mais nous ne voulons pas jeter le bébé avec l'eau sale. Nous voulons tenir compte de la réalité concrète du léninisme et rejeter le léninisme ossifié.

B- Quant à nous, nous estimons que cette critique est insuffisante et que le léninisme, surtout après ce qui s'est passé en mai, doit être remis en cause fondamentalement.

C- Discutons de "l'unification de la gauche révolutionnaire" et ne faisons pas comme si tout était clair pour tout le monde et comme si nous avions des réponses toutes faites aux questions que se posent les révolutionnaires. Ne plus revendiquer aucun titre: ni maoïste, ni anar, ni conseiller. Et d'ailleurs, que veut dire maoïste?

D- Utilisons le texte du groupe de base de Censier "Changer la Vie" comme point de départ de la discussion.

C- Plutôt que discuter un texte précis et de risquer d'évacuer le processus critique et la remise en question qui ont amené à cette réunion, faisons le point. Déterminons où on en est. Nous n'adhérons plus à un certain nombre de certitudes antérieures. Les anciennes références ne collent plus. Ne commençons pas avec la stratégie politique, mais déterminons pourquoi on a voulu se rencontrer et discuter ensemble.

Il faut partir du point de vue subjectif des camarades. Comment se sont-ils insérés dans la lutte de classe sauvage depuis Mai et comment pourraient-ils diriger cette lutte? L'unification est-elle possible? Comment transformer cette subjectivité des camarades, telle est la question politique primordiale aujourd'hui. Elle n'est pas "politique" au sens traditionnel. Les militants actuellement sont déçus et paumes. Comment transformer ce paumage en force? L'essentiel de Mai, c'est un souci de démocratie: un moment où tous pouvaient prendre la parole démocratiquement Or, aujourd'hui, la société capitaliste a réinstauré sa dictature idéologique et on ne peut plus ouvrir sa gueule. Le moteur subjectif de Mai, c'est qu'on a pu parler et que tous ont pu s'exprimer.

Après Mai, tous les groupes ont essayé d'analyser ce phénomène. Pour les trotskystes ce n'était qu'un accident, tandis que pour les anarcho-maoïstes et le lumpen c'était le point de départ de la révolution en France (d'une nouvelle manière de vivre). C'est là un premier clivage.

Un deuxième clivage s'est fait entre ceux pour qui la violence est une fin en soi, et ceux pour qui la violence est un effet de l'exploitation, et qui trouve sa force dans le fait que l'on rentre dedans ceux qui pensent que la vie ne doit pas être vécue. On n'accepte plus ceux qui nous empêchent de parler.

Nous n'avons pas d'alternative cohérente et libératrice à opposer à ceux qui affirment que "Mai c'était la violence", donc pas d'action cohérente. Tous ceux qui ne sont pas à la GP se déterminent par rapport à elle, ont une politique "parasitaire" par rapport à elle. En fait c'est une fausse référence, mais c'est la seule existant. Cependant des actions, comme Nanterre, CNPF, Beaux-arts, travailleurs immigrés, en janvier et février, et d'autres qui n'étaient pas déterminées par une ligne politique, ont cherché à montrer qu'on pouvait faire autre chose et que, pour les exploités, les opprimés et ceux qui s'emmerdent, se prendre la main est la seule ligne politique.

Il y a nécessité de déterminer le mouvement révolutionnaire:

a) reprendre en main soi-même, et non par rapport à une ligne, égale démocratie

et en même temps violence. Les masses en prenant les choses en main s'approprient la violence. A Vincennes, lors de l'occupation, qui n'était qu'un gadget manipulé par les groupuscules et les bureaucrates du SNESup, il y a eu absence de violence. b) se déterminer par rapport aux ancêtres, Mao ou anarchisme, c'est de l'idéologie.

Les actions concrètes entraînent le déblocage des individus, mais elle sont restées pensées par rapport à certaines différences. En fait ceci est remis en question maintenant. Certaines actions (émigrés, Nanterre, DA) ont montré que le discours politique reste extérieur à ce que l'on fait, n'est qu'une rationalisation sur ce que l'on fait, et évacue les problèmes essentiels de la prise en charge par chacun de sa propre lutte.

La nouvelle pratique s'oppose aux référents archéologiques. Nous ne sommes pas satisfaits en tant que militants. Ce n'est pas sans conséquence sur le rapport des militants aux masses. On l'a bien vu avec les travailleurs immigrés. Les masses nous suivent par rapport à ce que l'on fait et non par rapport à ce que l'on dit.

La situation actuelle est faite de nos incertitudes, mais pas de "vague". Notre pratique politique n'a pas de boussole. Deux attitudes sont possibles:

a) faire comme si on avait un discours politique à faire ou une ligne politique positive existante à proposer, comme un camarade l'a fait au meeting de Censier.

b) considérer comme démobilisateur de faire croire aux masses, qu'on peut influencer, qu'on a quelque chose de positif à proposer.

On est dans un stade de recherche et non de certitude. Il faut jouer cartes sur tables, mettre sur le tapis nos incertitudes. Y a-t-il quelque chose de commun dans nos incertitudes, nous ne sommes pas des petits bourgeois vacillants, nous faisons partie d'un mouvement révolutionnaire qui se cherche et qui se pose des problèmes. Ça ne veut pas dire que l'on dit "on est dans la merde, débrouillez-vous!" On n'est pas tout à fait innocents non plus. On sait des choses qu'on ne sait pas orienter.

Pourquoi les anars se disent-ils maintenant conseillistes? Les conseillistes ont-ils un nouveau point de vue sur le léninisme et le maoïsme? De certitudes figées on passe au questionnement du déroulement de la vie. Ceci est nécessaire pour avoir des liaisons avec les masses; sinon ceci entraîne:

a) le terrorisme, c'est-à-dire la dictature organisationnelle et la relation chef-exécutant

b) ou une direction intellectuelle archéologique du type trotskyste.

Il faut exposer l'état de nos forces. Sinon le gauchisme est un reflet de la merde de la société impérialiste et ne restera que le symptôme que ça chie partout sans aucune force autonome. Les gauchistes ne seront qu'un effet et non sujet d'une situation qui les dépasse. Dans le peuple français se développe de plus en plus une attitude gauchiste, mais qui ne trouve pas la manière de se transformer. Le mouvement gauchiste officiel est le signe que la société bourgeoise se désagrège et rien d'autre.

Cette prise de conscience de notre merde ne signifie pas pour autant qu'on doive se taire. On a quelque chose à dire, nous les gauchistes: pourquoi on est incertains. Faisons des meetings et un journal de masse en commun, devenons une force matérielle de transformation.

(On entend des hurlements de gosses dans l'escalier. Quelqu'un dit: "C'est une manif de gosses, fermez vite la porte", et un autre "Non, attendons que la manif soit passée.")

A- C. a eu raison de rappeler Mai. Il y a cependant un point à corriger: nous sommes maoïstes. Cette réunion existe grâce à la volonté de certains maoïstes de ne pas occulter mai par des références historiques. Mai a été révélateur de la nécessité de la violence, mais aussi du problème de l'appareil d'Etat: il a posé la question centrale de la prise du pouvoir. Ceci implique une remise en cause des fétiches anars (Bakounine). Le double terrain de nos rencontres c'est la démocra-



Les véritables problèmes sont ceux de la signification et du fonctionnement des groupes autonomes de militants qui ne se proclament pas avant-garde. Ou alors on tombe dans la mythologie du mouvement spontané ou de la liaison avec les masses. En fait on doit admettre qu'il existe une action réelle des groupes autonomes sur la situation il faudrait discuter l'analyse de C. et le problème de l'avant-garde-formelle. Bossier ne veut plus dire groupusculariser, ni perdre son temps. C'est discuter démocratiquement de ce que l'on fait.

F- Il faudrait répondre à ces questions: Qu'est-ce qui est en discussion chez les anars depuis mai? En quoi ont-ils changé?

A- Il faut déborder le problème dirigeants-masses. Il n'y a pas de groupe au monde où ne s'édifie pas une différence entre les camarades les plus avancés et les moins avancés, consciemment ou inconsciemment. C'est une loi objective: on reconnaît les plus avancés comme chefs. Si on nie cette loi on manipule. On a bien vu quelle était la méthode de Liu Chao Chi qui faisait appel à la spontanéité et au contrôle des masses.

Il est nécessaire de liquider, par la révolution culturelle, la différence entre travailleurs manuels et intellectuels d'une façon progressive et prolongée.

Dans toute assemblée, groupe ou comité de grève il y a des camarades qui représentent plus ce que veulent les masses. Si on nie cette loi on manipule car on prétend que tout le monde en est au même niveau de conscience. On trompe les masses. Tout le monde n'est pas au même niveau et si on le nie, on ne peut pas maîtriser subjectivement les rapports autoritaires, autocratiques. Le grand mot d'ordre de mai c'était: nous sommes tous des délégués.

G- A propos de la loi objective dirigeants-dirigés, nous ne nions pas que certains puissent exprimer un certain moment ce qui se passe. En fait ce que nous ne voulons pas c'est, entre autres, la séparation en niveaux de l'information et la division du travail. Cette négation des rapports dirigeants-dirigés est importante, car sinon on recrée objectivement des rapports entre militants qui se repercutent sur le rapport avant-garde-masses. Il y a un centre situé en haut et il y a des exécutants en bas qui agissent en fonction des informations filtrées par en haut.

H- Ce problème est ancien. Il remonte à la disparition du travail artisanal à l'apparition de la division industrielle du travail. Face à cette réalité se sont développés deux points de vue, tous deux idéologiques:

a) les anars, d'une manière auto-mystificatrice, ont nié le problème en n'en parlant pas et l'ont ainsi évacué. Ils formaient des groupes informels. Cf. l'anarcho-syndicalisme.

b) la seconde position consiste à formaliser et à ossifier les rapports dirigeants-dirigés.

En province, en mai, on peut dire qu'il y avait des "minorités agissantes" qui prétendaient ne pas représenter les gens. Sans doute c'était une avant-garde, mais pas dans le sens de groupes dirigeants. Il y avait une dynamique des luttes. Dès qu'on prétend "représenter les gens" on mystifie et les rapports sont différents. Je ne suis pas tellement contre l'idée des minorités agissantes.

I- En mai on pouvait parler, on faisait ce qu'on voulait, mais il ne faut pas pour autant nier l'utilité des dirigeants.

A- Il y a trois concepts chez Mao qui représentent trois armes: le front uni des classes, l'armée, le parti. C'est une hypocrisie de dire qu'au 22 mars la commission technique n'était pas un bureau dirigeant, une direction politique. Au sein du 22 était réalisée l'unité populaire et il y avait une direction politique de fait concentrant la volonté des masses. L'aspect mer-de-mai c'était la direction militaire. Mais c'était vachement démocratique. Il y avait une libre centralisation.

cratie issue de mai plus la centralisation face à la bourgeoisie. En fait ce qui est évacué par les maoïstes, ce sont les recettes pour la prise du pouvoir. Il n'y a plus de recettes de cuisine, léninistes ou autres.

Il faut évacuer le prochinaïsme et tout fétiche archéologique. Evacuer aussi le PCF et dire pourquoi il n'a jamais été révolutionnaire. Nous pensons néanmoins qu'il y a trois stades dans le maoïsme:

- a) ce qui est spécifique à la Chine
- b) ce qui est généralisable aux pays de la zone des tempêtes
- c) ce qui a une validité universelle.

Ce troisième stade contient la prise du pouvoir par la lutte armée (une loi qui se vérifie partout) et l'instauration d'un type de rapports nouveaux entre dirigeants et masses qui entraîne la démocratisation la plus grande avant comme après la révolution. C'est le sens de la grande révolution culturelle prolétarienne qui montre que ce n'est pas une fatalité que toute révolution se termine en bourgeoisie. Soutenir les dirigeants en Chine, ce n'est pas la même chose que les soutenir dans les pays avancés.

B- Nous ne sommes pas "conseillistes" au sens de dépositaires d'une vérité, ni propriétaires de cette appellation contrôlée. Cette remise en question du léninisme et du prochinaïsme semble porter en soi les mêmes erreurs et les mêmes carences que celles qui amènent la contre-révolution culturelle en Chine. Pouvoir Ouvrier, par exemple, va publier un document qui émane directement d'une opposition révolutionnaire en Chine et qui corrobore les renseignements partiels que nous avons sur les fusillades et la répression contre les bandes armées des gardes rouges qui refusent la "normalisation".

La critique de l'ultra-léninisme que tu fais ne nous satisfait pas. Elle implique, dis-tu, de nouveaux rapports dirigeants-masses, c'est-à-dire qu'elles sous-entend toujours l'existence de dirigeants et de dirigés. Par exemple une affiche de la GP à Vincennes déclare textuellement: "C'est un dur travail parmi les masses; pour nous, la chose la plus glorieuse est de servir le peuple. Le peuple c'est à nous de l'organiser. Nous servons le peuple en en l'organisant."

Cette opposition implique que les masses sont incapables de s'organiser elles-mêmes.

Dans un texte de Mattick "Dictature des intellectuels" publié par ICO, on trouve une dénonciation des bureaucrates syndicaux et des dirigeants politiques devenus les seuls interlocuteurs valables de la bourgeoisie et de cette dictature des intellectuels qui imposent au prolétariat une conscience introduite de l'extérieur.

Autre niveau de divergence avec la GP: la position prise dans le livre "Vers la guerre civile" sur les katangaïses et les marginaux.

S'il n'y a pas de critique radicale de tout ce que j'ai souligné, il n'y a pas de compréhension possible.

E- Il n'y a jamais eu, ou en tout cas il n'y a plus, d'analyses sérieuses sur ce qui se passe en Chine. Tout ce que l'on sait c'est qu'il y a actuellement en Chine une restructuration de l'appareil d'Etat. Nous devons nous penser également le problème de ce qui se passe en Asie du Sud-Est. Que veut dire par exemple un front uni avec Sihanouk? L'alliance avec les bourgeoisies nationales?

Le même en ce qui concerne l'histoire du mouvement ouvrier, si le seul pas fait chaque année consiste à repousser dans le passé la date de trahison du PC, d'abord à 1947, puis à 1937, puis au congrès de Tours etc., jusqu'à Jules Guesde, on n'avance pas. Que s'est-il passé quand il y a eu vraiment émergence des luttes? Une analyse politique a été poussée, beaucoup plus loin que par nous tous, par des camarades étrangers vers 1920 (E. veut parler de la gauche allemande, Rühle etc.; des tribunistes hollandais, Gorter et Pannekoek etc., et même des bordiguistes. Note des rédacteurs du compte-rendu).

- J- J. Cette direction politique de fait n'existait pas seulement à Paris.
- H- H- A X. aussi, les décisions étaient prises par quelques uns pour des questions de sécurité.
- A- A- Z fut le président Mao du 8 mai. Le 10 mai, il fallait bien le faire.
- K- K- Pourquoi ne pas critiquer cet état de fait?
- J- J. Oui, il faut critiquer le 22 mars.
- E- E- C'était mendeux. Mais la critique que l'on fait ici du 22 est purement morale. Il y a certains groupes qui fonctionnent de manière autonome et qui, par instant, agissent comme dirigeants. Dans ce cas là, on capitalise de l'information. On ne peut pas réaliser notre idéal de démocratie hic et nunc. Les minorités agissantes sont négatives en ce qu'elles reproduisent les rapports capitalistes dirigeants-dirigés. Ce qu'on reproche à A. c'est de ne pas insister sur les aspects négatifs de la reconstitution de structures dirigeants-dirigés. Quant à la révolution culturelle, il faut l'examiner de plus près et pas comme un contre fétiche.
- A- A- Le problème c'est le machin qui prend le pouvoir et qui doit être critiqué. Pour Lénine c'est la pratique qui a tranché. Quand il a dit: "Attendre c'est la mort" le pouvoir a été pris. Mais après ça n'a plus marché pour mener au socialisme; les questions n'ont pas été réglées. La question fondamentale c'est le rapport intellectuels manuels. Ce qui marche avant la prise du pouvoir ne marche plus après. Il faut briser l'ancien parti et en reconstruire un nouveau qui ait des rapports nouveaux avec les masses, différents de ceux d'avant la prise du pouvoir.
- K- E- En Russie il y a eu un mouvement de masse et des groupes autonomes. Y avait-il en germe, dans les formes d'organisation bolcheviques quelque chose qui a permis la reconstitution de rapports de classe en Russie après la Révolution?
- H- B- C'est toute la question du parti qui est en cause.
- C- C- Ce qui est en question fondamentalement c'est la merde du mouvement. Va-t-on continuer à aller chercher rétrospectivement les raisons de ce qu'il y a maintenant? Va-t-on continuer à saliver comme des chiens de Pavlov, les anars au mot de parti et les léninistes à celui de spontanéité? Va-t-on finalement considérer que mai a été une cassure que le mouvement doit capitaliser sur le rapport militants-masses? Qu'on en finisse avec l'idée qu'on peut expliquer ce que l'on est par autre chose que ce que l'on est. Sinon on devient des historiens du mouvement ouvrier. Qu'on cesse d'être des héritiers falots. Discutons à partir de ce que l'on est à partir de nos désirs. Assez de lieux communs de la révolution. Ça ne m'intéresse pas de savoir ce que Mao aurait fait à Cronstadt. Tout ça c'est de l'historicisme. En quoi les camarades non macistes ne sont-ils pas satisfaits? Pourquoi voulez-vous nous rencontrer? Pourquoi en êtes-vous là? Si la pratique politique c'est de se voir c'est sans intérêt.
- G- G- Je ne suis pas tellement d'accord. Il faut dégager le contenu réel des relations dirigeants dirigés. Vous nous répondez "révolution culturelle"; mais ceci n'est pas satisfaisant. Comment cela fonctionne-t-il en fait? Comment circule l'information? Comment sont prises les décisions?  
Au récent meeting de Censier sur Changer la Vie, il n'y a que les chefs qui ont parlé, et personne ne les écoutait. C'était aussi chiant que dans

- n'importe quel parti, PC ou autre.
- L- Je veux répondre à C. L'objet de la réunion n'est pas évident. Il y a des textes idéologiques qui ont circulé (texte de VIR, du groupe de Base de Censier). Depuis mai nous n'avons pas eu de fonctionnement en groupe autonome. C'est une regression par rapport à la pratique du 22 mars. On refuse de s'insérer dans les autres groupes sur un plan idéologique. Comme à la fin du 22, les assemblées générales n'étaient plus un lieu de décision, il y avait une réalité politique dont les gens étaient exclus et des chefs qui décidaient pour eux. Cela s'est traduit par un retrait de la vie politique: résultat on ne faisait plus rien. Les groupes organisés pouvaient participer à la réalité sociale. Se rencontrer aujourd'hui, c'est repère avec cette pratique sectaire qui nous empêche de faire quoi que ce soit avec ceux qui ont une idéologie différente. VIR etc. font partie de la réalité politique. On arrive ici sans pratique et on fait une critique d'un point de vue idéologique. Nous n'avons pas de relations continues sur un lieu, sauf à Nanterre. On agit dans l'instant, je veux dire dans l'institution, on s'est retrouvé à Nanterre qui avait une valeur mythologique. Peut-être on intervient là, pour répondre à la question, que comme correcteurs de groupes qui ont une certaine pratique.
- M- Vous n'avez pas répondu à la question de C. Quelle est votre pratique depuis mai. En quoi consiste un groupe de base et quelle est sa pratique?
- L- La réunion, ici, n'est pas une réunion de confrontation de pratiques. En fait on n'a pas de pratique en tant que groupe, seulement individuelle.
- J- On pense qu'on n'a pas à avoir d'intervention du type VIR ou groupe Base.
- M- Il faut s'expliquer sérieusement. C'est important!! Vous n'avez pas d'activité politique. Reste à savoir si cette réunion aura un impact politique.
- J- Que veut dire "activité politique"? Nous n'avons fait que quelques actions. Il faut éclaircir la raison pour la quelle on s'est toujours retrouvé ensemble sur un certain type d'actions.
- E- Il y a des tas de copains qui ne participent qu'à des actions ponctuelles. Ce que les groupes proposent comme action continue ne leur convient pas. La question de M. est emmerdante en ce sens qu'elle sous-entend qu'on doit se déterminer par rapport à ces groupes. Le problème c'est celui de militants politiques qui contrôlèrent quelque chose de façon continue. Ce serait une connerie à mon avis, même pour vous, de penser que la dynamique de ce que vous contrôlez est la dynamique du mouvement réel.
- B- Il faudrait qu'on réponde aux questions posées. VIR et le CB ont une pratique cohérente élaborée au jour le jour en commun. Quant à nous nous sommes venus de manière individuelle et non comme groupes constitués. Pourtant trois courants sont représentés.
  - a) des individus participant à plusieurs groupes constitués.
  - b) des camarades participant à ICO (qui n'est pas un groupe politique mais qui cheche à diffuser des informations sur des expériences de luttes et éventuellement des études théoriques), venus à titre individuel.
  - c) des camarades de l'ex-groupe NR, venus eux aussi individuellement, qui veulent foutre en l'air tous leurs fétiches théoriques.
 Il n'y a pas de pratique de groupe mais plusieurs types de pratique.
- H- Autrefois j'intervenais dans ma fac, mais maintenant je travaille et sur le lieu de ce travail, j'ai une intervention ponctuelle et non pas continue.

Il en était d'ailleurs de même dans la fac. Pour les groupes anars représentés ici, le lien idéologique anarchiste traditionnel s'est brisé; depuis mai ou même, pour certains, avant mai. Il n'y a plus de pratique dans une institution fixe. Ce manque est masqué par le ciment idéologique, mais celui-ci est entraîné de se désintégrer.

- L- **L-** Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que pour nous il n'y a pas de lieu d'intervention privilégié. Pour vous les maos, le lieu privilégié est la "classe ouvrière". Le meeting de mardi, à Censier, était un meeting pour spécialistes. Les gens rassemblés étaient pourtant venus pour faire quelque chose. De même à Vincennes, à l'AG de la pseudo occupation, il n'y avait pas de rapports tels que les gens puissent s'exprimer. Les gens sont aliénés ou s'aliènent eux-mêmes: ils laissent la décision à d'autres et ne sont qu'exécutants.
- M- **M-** Le meeting de Censier était une réunion de militants venus pour se rencontrer. Ce n'était pas des étudiants en fait. Dans les rapports dirigeants-masses, la critique faite est juste, mais c'est montrer comment les dirigeants se coupent des masses, comment l'organisation perd son contact avec la lutte de classe. Ceci ne montre pas en quoi il ne peut pas y avoir de dirigeants vivant avec les masses. Diriger c'est synthétiser les idées des masses et devenir leur porte-parole. Je vais jeter un pavé dans la mare: le problème de l'avant-garde.
- G- **G-** Celui qui dirige devient rapidement le spécialiste de la direction. Cette référence éternelle aux dirigeants et dirigés est sans intérêt véritable. C'est fantasmagoriquement idéologique si on ne spécifie pas ce que sont les dirigeants et les dirigés. On ne peut éviter la délégation de pouvoir, sans doute, mais le problème est dans le mot éternel. Des groupes qui se forment pour remplir une tâche précise doivent se dissoudre aussitôt après. Il doit y avoir aussi une rotation des tâches. En fait chez nous il y a un merdier organisationnel. Comment cela se passe-t-il dans vos groupes? Comment se forment les groupes de travail? Comment se prennent les décisions? Comment se font les discussions de fond? etc.
- B- **B-** Il ne faut pas seulement parler des erreurs des autres mais aussi des erreurs fondamentales que nous avons faites.
- N- **N-** Il faut définir le mot "dirigeant". Il y a des dirigeants spontanés, mais quand on va à la librairie mao pour demander un renseignement même le plus banal, on ne répond pas, il faut d'abord en référer au responsable, au supérieur hiérarchique.
- M- **M-** Ici le problème posé est celui de l'unification. Le problème est de savoir qui en Chine a le pouvoir: Mao et Lin Biao pour eux-mêmes, ou les masses.
- D- **D-** Il faut poser des questions. Qu'est-ce que c'est que les masses? On trouve ce terme employé avec des sens contradictoires. Par exemple je lis dans Changer la Vie: "L'organisation doit être centraliste des idées des masses." Est-ce que les masses sont 99% des gens ou, comme il est dit plus loin, les masses sont ceux qui luttent. Ce qui compte c'est de déterminer ce que sont les masses par rapport à une analyse de classe, par ce qu'à ce compte le PC est l'organisation la plus représentative de la classe ouvrière.  
Seules certaines couches, d'ailleurs variables, mènent des luttes qui ont à vos yeux le caractère révolutionnaire. Dans votre conception on ne voit pas ce que le PC représente réellement, car on ne se rend pas compte que l'on ne peut pas parler des "masses" comme d'un ensemble cohérent, dans la mesure où les couches exploitées sont tour à tour et simultanément réformistes et révolutionnaires. Si on veut faire une clarification: camp de la révolution, pas camp de la révolution, cela ne vaut rien dire, vu comme ça. Ce qui compte

c'est la conscience de classe, c'est à dire porter collectivement en soi l'idée de la nécessité de la transformation sociale et de ce qu'elle doit être.

- C- **C-** Masses et dirigeants, on en revient toujours à la même question.  
1) Il me semble que vous, anars, et quoique vous en ayez, votre fonction est purement critique. Vous dites ce qui ne va pas. Nous tenons tous ici un discours ultra-politique et ultra-idéologique. Vous êtes les contestataires du mouvement révolutionnaire qui est devenu une institution. Vous le faites marcher, comme les contestataires font marcher la société capitaliste.  
Mardi, à Vincennes, l'immense majorité des gens se savait manoeuvrée mais n'arrivait pas à se fixer le contenu de sa lutte. Lorsque l'un d'entre vous a crié, pendant un long silence de l'assemblée: "silence, les bureaucrates pensent!", il a joué ce rôle de contestataire dont j'ai parlé.  
2) Actuellement le niveau d'écœurement est grand, mais les "dirigeants anti-capitalistes" ne le "représentent" pas. Les organisations finalement ne font rien. Mais on ne peut en rester là. Autant il y a un refus de "déléguer" les luttes, autant il y a l'incapacité à dépasser ce refus.  
En ce moment, si parmi nous il y avait un certain nombre de mecs qui s'autodélegaient pour briser la dictature des groupuscules, tout irait mieux. La démocratie coïncide avec les conditions matérielles de la démocratie. Nous ne représentons pas les masses mais nous pouvons leur donner les moyens de briser la dictature groupusculaire. Si on veut discuter du rapport entre masses et chefs on s'enferme dans un dilemme idéologique formel. Le rapport dirigeants-masses doit être replacé dans la perspective du déblocage de la situation. Pourquoi ne pouvons pas parvenir à donner aux masses les conditions matérielles de prendre en main leur propre lutte.
- B- **B-** L'un d'entre nous a proposé, lors de l'AG de Vincennes, que les profs, soi-disant gauchistes et qui s'affirmaient solidaires de J. Miller (virée pour avoir refusé de jouer son rôle d'examineur illicite), en fassent autant et liquident les examens. Mais les gens n'ont pas soutenu cette proposition parce qu'elle remettait en cause le système des diplômes et, finalement, leur intérêt de classe.
- O- **O-** Au cours de l'assemblée du lendemain, après l'occupation bidon de Vincennes, les tenors et les bureaucrates ont été dénoncés. Beaucoup de gens qui ne s'expriment pas d'habitude ont pris la parole. Mais les gens ont fini par se barrer sans que l'assemblée ait débouché sur une prise de responsabilité.
- B- **B-** Ce sont malgré tout toujours les mêmes qui parlent.  
Je veux maintenant faire allusion à une expérience concrète. Certains d'entre nous ont eu des contacts avec un CA d'une grande boîte. Au bout d'un certain temps nous nous sommes aperçus que ce CA avait cessé d'exister et que certains de ses membres étaient entrés à la CGT ou un certain nombre d'entre eux étaient devenus des pontes syndicaux. Ils empêchaient le contact avec autres gars du CA et utilisaient les "gauchistes" pour faire certains travaux qu'ils prétendaient ne pas avoir le temps de faire eux-mêmes. A l'intérieur de ce groupe s'était reconstitué de manière inattendue le rapport dirigeants-exécutants, c'est-à-dire une division du travail décalquée sur une division de classe. On retrouve cette division, mais dans le sens le plus "habituel" de la société d'exploitation, dans d'autres groupes militants. (Cf la critique d'un camarade de chez Renault à propos du style de militantisme des maosistes dans sa boîte).
- E- **E-** L'expérience citée par B est le premier exemple de critique d'une expérience concrète. Après mai beaucoup d'entre nous sont retournés à la vie professionnelle. Nos exigences radicales se sont trouvées face à la vie quotidienne et nous avons mis dans l'impossibilité de les satisfaire. Il en est

résultat deux attitudes:

- a) participer à des groupuscules
- b) participer à des actions ponctuelles.

Aujourd'hui tout se répète. Occuper Vincennes de nouveau c'était du réformisme gauchiste. Je n'ai pas de solution et je ne pense pas que les autres groupes en aient. Quand ils prétendent le contraire, c'est du bluff politique. ( par exemple la GP) On fait partie d'un groupe autonome ou de l'"avant-garde" par simple copinage politique. Ceci permet de tenir pendant la période creuse. La situation est la même en Allemagne et en Italie. La seule solution serait d'avoir des endroits où se rencontrer et préparer des actions et ceci en dehors de toute idéologie. Tel groupe peut travailler avec tel autre groupe à propos d'une action donnée et d'une pratique réelle, sans que soit recherchée l'unification ou l'hégémonie.

Personne ne parle plus de pratique dans les facultés, les lycées ou autres lieux de travail ( pas forcément l'usine ). Il ya pourtant encore beaucoup à faire dans ces domaines. Il ne suffit pas simplement de "cogner les flics". Il faut des discussions critiques.

P- Il faut poser le problème en d'autres termes. Le meeting de Censier a été bon en ceci que les gens n'écoutaient pas les leaders. Le problème posé était: où trouver le lieu où militer. La fameuse question où s'établir. Lutter soit sur le lieu naturel, là où on est pécutiairement, soit en un lieu où l'on pourrait être: l'usine. Le problème est de savoir non pas où on s'établit, mais d'assurer la jonction des luttes.

Il faut bénéficier des expériences des camarades étrangers. Senic s'est fait lourder mais on n'a jamais reversé son expérience sur l'ensemble du mouvement. Il en est de même de l'action à Nanterre. On laisse les gens attaquer une institution et en fait on renouvelle l'institution au lieu de la détruire. Il faut tirer le bilan et les perspectives de ce qui a été fait chez Renault ( Billancourt et Flins), des sondages d'opinion, du travail sur les usines, des crèches sauvages, etc. et les reverser au débat général.

Les révoltes ne sont pas articulées les unes par rapport aux autres. Chacun est renvoyé à son combat dans son endroit, et ce combat devient son problème personnel? Nous devenons tous les spécialistes de la critique de notre spécialité.

Ce qui devrait être fait à Censier ce n'est pas de populariser la lutte des étudiants mais de montrer comment il est possible que chacun prenne en main sa propre révolte. La révolte étudiante rencontre la révolte ouvrière dans la contestation de la hiérarchie. Réunir et fusionner toutes les expériences existantes ( de tous les groupes qui travaillent à partir d'une fac sur l'extérieur par exemple ) commence en fait la réunification. Le début de la socialisation des luttes sera également le début de l'unification des groupes.

Q- Il faut balayer les fétiches de chaque groupe. Par exemple chez les anars les termes passe partout comme pratique radicale et radicalité, qui relèvent du subjectivisme. Ce ne sont pas moins de fétiches que ceux des ML, par exemple relations dirigeants-masses. A Bergson par exemple, les lycéens enrégés ont été isolés par la suite et ça a été le déperissement complet. Au lieu de lutter contre l'institution ils ont fait comme si celle-ci avait disparu.

B- Je trouve que tu as été un peu vite en disant qu'il n'y a pas de pratique radicale irrécupérable par le gauchisme ou le syndicalisme. L'exemple de FIAT Mirafiori prouve le contraire. Les ouvriers ont détruit les voitures à même la chaîne. De même chez Pirelli.

D- Il y a bien d'autres pratiques qui sont radicales. Des revendications alimentaires peuvent être menées de manière radicale et aboutir à une transformation. Ou bien encore, sortir du syndicat est une pratique radicale quand on le fait lorsqu'on a compris un certain nombre de choses.

E- Comment "unifier" les pratiques? On peut le faire soit organisationnellement soit par des communautés de militants. Par exemple les communes du SDS allemand où les copains vivent ensemble. En France, le gauchisme donne des groupuscules dans les facs. En fait, on se fait chier dans les facs. Le problème est de se voir, de discuter ensemble, de faire circuler des expériences etc. On peut le faire sur un secteur, on peut utiliser des réunions, un journal etc. Mais le problème ne se pose pas de manière organisationnelle, tout est un problème de vie politique en commun.

G- C'est bien le problème qui se pose. Si l'on veut partir sur la base de la concertation entre groupuscules et de leur "accord politique", ça ne peut pas marcher. Il est nécessaire d'aborder certaines discussions a fond, même sur des problèmes simples. Ceci nous conduit à envisager l'organisation sur un autre plan que celui de la relation groupuscule à groupuscule. Il est également nécessaire de réaborder le rapport avant-garde -masses.

R- Dans la même organisation peuvent coexister des courants différents: le front uni des spontex. Deux canaux d'expression: d'une part, un canard de masse et de l'autre une revue spécialisée pour les sujets plus délicats. Il est possible de faire des actions communes dépassant le sectarisme.

D- Ce n'est pas un critère. Toute organisation est composée de mecs qui viennent de partout. Même à Rouge et à la GP il y a des tendances officielles ou occultes. En présentant les choses comme tu viens de le faire on en revient à une conception totalitaire de la révolution et de l'histoire. Il faut se demander ce que représentent réellement les tendances. Ce que vous mettez derrière ce mot ce sont des différences d'idée qui peuvent être dépassées pendant les luttes. En fait pour employer votre langage il existe des contradictions au sein du peuple et la révolution c'est le heurt de ces contradictions. Aucune organisation ne peut concentrer cela. On ne peut accepter une organisation révolutionnaire. En fait il y a des "organisations" qui doivent proposer. Vous ne posez pas le problème des structures grâce auxquelles la classe ouvrière peut s'organiser elle-même.

A- Il y a trois contradictions au sein du peuple ( cf. le Manifeste Communiste ): intellectuels-manuels, agriculture-industrie, ville-campagne.

J- Et il y a aussi la contradiction homme-femme!

A- En face il y a un commandement unifié ( Etat, CRS, etc.). Ceci nous impose le problème de la concentration des pouvoirs, c'est-à-dire d'avoir nous aussi un commandement unifié pour répondre; c'est-à-dire de construire le parti.

N'importe quel groupuscule colle sur une base de classe, par exemple sur les étudiants, ou, dans le cas de l'AJS sur les instituteurs ou l'aéronautique qui ont des traditions de lutte aristocratiques. La GP en revanche est implantée dans les usines où il y a au contraire des ouvriers sans vieilles traditions. Le P"CF" représente l'unité d'une politique de trahison avec les classes moyennes. Il faut tenir compte chaque fois des réalités concrètes et des apports particuliers des différentes couches. Il est nécessaire de procéder à une libre centralisation ( comme en mai par exemple ), de décider si telle ou telle chose est juste ou non. Si les luttes ne sont pas reliées il y a intégration. Il faut mener une lutte prolongée pour que les groupes populaires s'unifient.

D- L'unification des luttes ne se fait pas pour des raisons volontaristes. L'état de non-unification des luttes correspond à quelque chose. Le niveau du développement du capital joue quand même un rôle, ainsi que celui des forces productives.

R- R- Il faut maîtriser le processus à égalité avec d'autres groupes, issus d'un certain nombre de courants. Ce n'est pas une unification sur une base d'avant-garde ou de parti léniniste, mais une collaboration avec ces divers courants.

P- P- L'objectif n'est pas l'unification des organisations, mais l'organisation de l'unification. Il faut mettre en commun les expériences de lutte pratique. Il est nécessaire d'unifier la gauche révolutionnaire pour unifier le peuple, de faire éclater la division travail-manuel travail intellectuel par un mouvement des deux côtés de la barrière. Il faut intervenir d'une certaine manière partout.

Il faut procéder à l'unification des ouvriers de chez Renault et des étudiants de Censier. Ces ouvriers demandent que les étudiants viennent expliquer pourquoi ils quittent les facs.

Il faut venir pour apprendre et confronter les luttes. Ceci implique

- 1) une organisation étudiants-ouvriers remettant en cause la différence par secteur,
  - 2) une organisation ne se plaçant pas seulement sur le terrain de l'action mais sur celui de la lutte continue
  - 3) une organisation massive de socialisation.
- Il faut convaincre les gens qu'il ont à apporter quelque chose et également à apprendre quelque chose.

E- E- Pour en revenir à ce que disait A, je n'ai pas tellement apprécié l'idée de commandement unique.

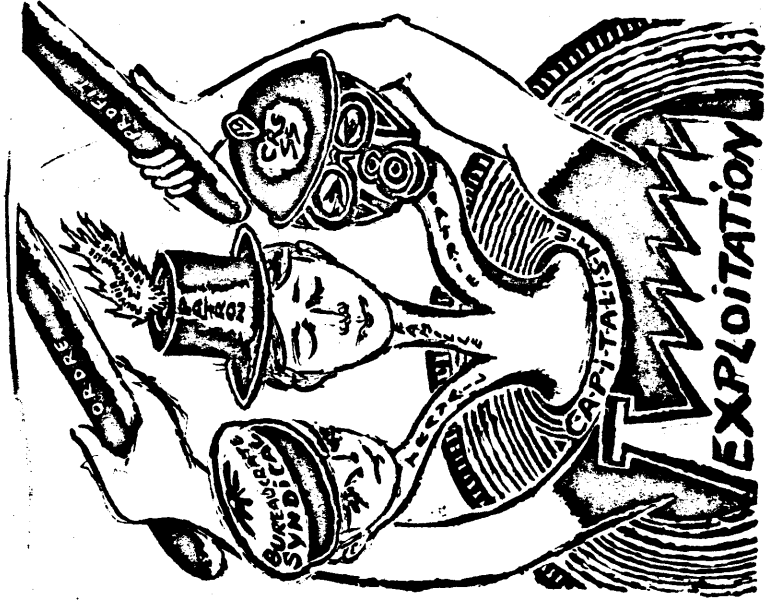
A- A- Il ne faut pas oublier quand même la nécessité d'une force unitaire centralisée.

P- P- Le terrain n'est pas tellement celui de l'unicité du commandement de la bourgeoisie car on ne peut pas considérer la bourgeoisie en elle-même comme une force centralisée.

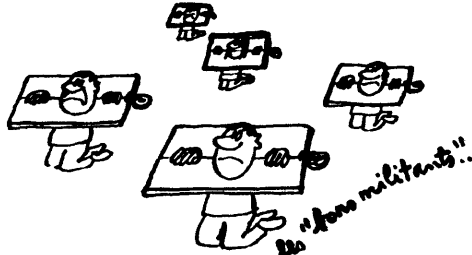
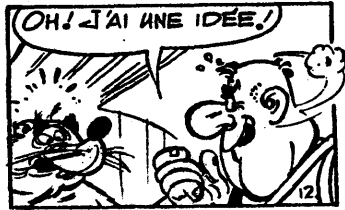
nal, de discuter sérieusement pour aboutir à des solutions acceptables, il sera possible d'y parvenir : c'est ce que souhaite et propose la CGT. »

Henri Krasucki

(La Vie Ouvrière, 23 février 1970)



La réunion prend alors fin.



« On ne peut vraiment établir une politique contractuelle qu'avec des syndicats qui aient une autorité réelle sur leurs troupes. Il faut en effet que les engagements soient réciproques. Or, pour le développement de l'industrie française, le fait d'aboutir à une véritable politique contractuelle est tout à fait essentiel...  
...Si le patronat a changé, il n'est pas seul. Tous les milieux changent avec la vie. Si vous croisez dans la rue le président du patronat français, et tel ou tel secrétaire général d'une grande organisation syndicale, vous ne pourrez plus les distinguer. Cela est une des raisons pour lesquelles nous pouvons évoluer sans heurts inutiles. »

P. Huvelin,

président du Centre National du Patronat Français (L'Express, 23 février 1970)

« Nos revendications de salaire, d'amélioration des conditions de travail et de retraite tiennent compte des réalités économiques. Nous les présentons dans un esprit constructif fondé sur notre attachement au progrès social et avec la volonté de trouver un terrain d'entente avec nos interlocuteurs patronaux et gouvernementaux, y compris en signant des accords contractuels positifs. »

G. Ségué

(Europe 1 et L'Humanité)

« Les revendications des travailleurs n'ont rien d'exorbitant. Elles ne sont pas contraires à un véritable développement de l'économie du pays ; elles y contribuent. Si le gouvernement et le patronat s'avisent d'être réalistes — en quoi ils seraient bien inspirés — et admettent partout, y compris sur le plan natio-

## (SUITE A QUELQUES REFLEXIONS)

Discussion de ce texte par quelques camarades.

Plusieurs camarades ont tiqué sur les remarques définissant l'OAS comme un "mouvement de guerilleros incontestablement populaires", ce qui était en effet le cas à Bab-el-Oued mais pas en "metropole" et de toute façon le type de terrorisme de l'OAS (assassinats et attentats visant des individus plutôt que le système capitaliste) ne correspond pas du tout, dans ses moyens et fins, à la violence exercée depuis mai par les "contestataires" (qui commencent à viser les rouages économiques ou politiques du système). Il nous paraît important de qualifier et d'analyser l'actuelle violence révolutionnaire sans se contenter de la comparer formellement à celle de mouvements très différents (tel que l'OAS). Refuser les amalgames. L'argument (du PCF et de France-Soir) qui met tous les "extrémistes" dans le même sac relève de l'idéologie dominante, donc méfiance.

Ceci dit, il semblerait que la violence est exercée par une partie importante sinon par l'ensemble d'une couche sociale, lorsque celle-ci se sent coincée, désespérée, condamnée à disparaître ou bien à demeurer en marge de la société. Katangais, blousons noirs et autres "délinquants" savent qu'ils seront toujours rejetés par la bourgeoisie (ils l'ont même été en juin 68 par les "bons militants" des groupuscules), ils se savent condamnés à la marginalité comme les "fous" sont condamnés à l'asile et les "criminels" à la prison tant que le système capitaliste ne sera pas ~~brisé~~. Jadis les **LUDDITES** ont brisé les machines qui mettaient en péril leur existence même en tant qu'artisans ou ouvriers pouvant exercer un contrôle (limité) sur l'achèvement du produit de leur travail (industrialisation = travail parcellaire = vie parcellaire). Aujourd'hui le petit paysan est lui aussi condamné à disparaître (par l'industrialisation de l'agriculture) ainsi que le petit commerçant (par le règne du supermarché et du drugstore que contrôlent des trusts importants, Casino, Carrefour, Publicis, Hachette, etc...). Ces couches sociales ont recours à la violence par pur désespoir, contre l'Etat, ses institutions, ses symboles et ses flics mais sans s'en prendre (sauf exception) au système capitaliste lui-même. Toutefois, il serait stupide de ne pas tenir compte de l'évolution de leurs luttes. Voir le tract du 30 avril des "petits commerçants et des artisans contestataires" : "Nous nous battons pour que ça change radicalement, pour liquider les gros, pour survivre le temps que se construise la France du peuple sur les ruines de la France du fric", ce qui est tout de même très différent du poujadisme.

Chez les paysans aussi il y a eu une escalade "politique" : ils ont commencé par déverser des centaines de tonnes de produits agricoles invendus et invendables sur les routes et places publiques, puis ils ont bloqué les routes avec tracteurs et camions et lutté violemment contre les CRS, ils ont occupé les locaux d'un de leurs syndicats jugé particulièrement pourri, arrêté des trains, saccagé des perceptions et, enfin, "retenu" un ministre et un préfet dans la cour d'une ferme. Ce type d'action violente de masse n'a rien de commun avec le terrorisme de l'OAS et reste, au contraire, très efficace en ceci que le système économique peut être effectivement bloqué (cf. les articles du Figaro, d'Expansion, de l'Express et le discours de Chaban, par lesquels la classe dirigeante reconnaît la réalité de ces blocages). Voir à ce propos les thèses de Lotta Continua sur la rupture de l'équilibre économique par des luttes violentes et sauvages telles que chez Fiat et Pirelli.

D'autre part, le schéma traditionnel de l'appropriation des moyens de production ne coïncide plus, à lui seul, avec les besoins des exploités. La distribution, la consommation et la fétichisation de la marchandise assument, dans le processus de réification du capitalisme "avancé", une fonction centrale, c'est pourquoi des formes sauvages de lutte apparaissent (ou ré-apparaissent) qui visent directement le rôle et le sens de la marchandise. Ce sont les pillages et les destructions par le feu des supermarchés et des magasins dans les ghettos noirs américains et aussi, plus récemment, en Allemagne, en Hollande et en France.

Quant aux attentats et à la violence sauvage qui s'amplifie et tend à se généraliser (la loi anti-casseurs constate la "contagion d'autres couches sociales") au-delà des effets immédiats et tangibles, cela pose la question de la possibilité ou de l'impossibilité pour la bourgeoisie de récupérer le désespoir et la colère de ceux qui commettent ces violences en les ré-intégrant, en les ré-enfermant dans le champ clos et stérilisé de "la politique" (electoralisme et légalisme de la vieille gauche, ou de l'extrême-gauche et surtout du syndicalisme et du gauchisme intégré) afin de transformer la violence "négative" en force "positive" et l'obliger à se chatrner, à contribuer à l'amélioration et à la modernisation du système économique-politique existant au lieu de le briser. Un article du Monde à propos de la loi contre "les nouvelles formes de délinquance" a évoqué très sournoisement les lois scélérates votées par réaction aux attentats anars de la "belle époque" ("... et vive le son de l'explosion..."). L'article rappelle avec justesse que ces lois "n'ont pas été pour grand'chose dans la fin des attentats" (1894) car "cet abandon de la propagande par le fait fut essentiellement dû à l'évolution du syndicalisme. Celui-ci se montrant plus ouvert au courant révolutionnaire, les anarchistes se consacrèrent de plus en plus à l'action syndicale". Donc, à bon entendeur, salut !

3.

Séguy et Descamps, au lieu de combattre les courants révolutionnaires, devraient leur ouvrir les portes de leurs vénérables institutions pour mieux les étouffer. Quant aux "fous" et "délinquants", ils feraient bien d'entrer à la CGT ou à la CFDT (ou, à défaut, dans quelque groupuscule) au lieu de faire les cons et d'essayer à tout prix de bloquer le système de façon désorganisée et sauvage !

Enfin, il est évident que la question essentielle reste celle de "l'appropriation des moyens de production par les producteurs eux-mêmes", question dont les gauchistes, avec leur fausse conscience et leur militantisme aliéné, se préoccupent peu. Il faudrait tirer les leçons non seulement du mouvement de mai qui s'est laissé arrêter, malgré les occupations d'usines, en deça de l'autogestion. Voir aussi l'insurrection de Battigaglia où la ville (gare, commissariat, usines, mairie) était entre les mains des insurgés pendant 48 heures et où le PC et les flics sont intervenus avant que puisse se développer un différent type d'organisation (conseils ouvriers ?) ante à l'appropriation et à l'autogestion des moyens de production. Des camarades ont évoqué à ce sujet les vingt années de préparation en profondeur qui ont précédé les collectivisations et les expériences d'autogestion au niveau régional (agriculture et industrie) pendant la révolution en Espagne. Les anars notamment avaient accompli tout un travail d'approche, de propagande et d'entraînement avant la révolution, popularisant, par tous les moyens légaux et illégaux, l'utopie socialiste et sa possible réalisation grâce à des formes d'action (violentes) et d'organisation (conseils) différentes, accomplissant ça et là une prise de pouvoir local pour montrer que c'était possible et "frayer la voie". Il s'agit bien entendu de généraliser la démocratie directe et non l'avant-gardisme léniniste (qui prétend diriger les masses et contrôler le mouvement). D'où l'on conclut que, plutôt que de développer des formes de terrorisme séparées du mouvement réel des luttes, il s'agirait de radicaliser et d'approfondir - dans le sens de l'appropriation des moyens de production par les producteurs eux-mêmes - le mouvement réel des sabotages, des grèves sauvages, des pillages, des séquestrations de patron, des luttes contre la dictature des appareils syndicaux et politiques staliniens (et même "gauchistes") etc...

Et nous, que faire en tant qu'ex-étudiants, ex-intellectuels et marginaux, qui refusons de "servir le peuple" en le dirigeant, comme le fait la GP ? Pour assurer notre survie, nous travaillons tous dans une institution quelconque, pourquoi ne pas y organiser une prise de pouvoir par la base, en foutant en l'air son patron, sa hiérarchie, son fonctionnement "normal" et répressif et y mettre sur pied une structure autogestionnaire expérimentale ? Pourquoi pas, entre autre, dans telle maison d'édition "de gauche" très contestée, qu'il est question de transformer en coopérative ? Il s'agit d'accomplir un

saut qualitatif : passer du stade de la contestation à celui de l'appropriation, même si telle ou telle tentative n'est pas couronnée d'un succès total (elle ne pourrait l'être que dans un mouvement généralisé) cela propage l'idée qui sera reprise et améliorée par d'autres et, en cas d'un éventuel mouvement d'occupations, telle ou telle institution (même d'importance secondaire) prête à être autogérée, ce n'est pas rien. Cela montre que la révolution sociale est possible, réalisable. Discutons d'actions concrètes et allons-y au lieu d'enuler des mouches abstraites.



A SUIVRE...